

manger

L U M A

**recueil
&
menu
critique**

Mesdames et messieurs,

Bienvenue en gare d'Arles-LUMA-Fondation.

Découvrez cette cité chic et sauvage, joyau de la Rome antique et capitale de la Camargue : entre tradition et modernité, un territoire réhabilité par notre généreuse mécène Maja Hoffmann, avec le concours des laboratoires Hoffmann-La Roche.

Première *smart city* durable d'Europe, archipel d'art et de culture, Arles-LUMA-Fondation redessine les frontières de l'humanité : les pieds dans l'eau, mais la tête dans les étoiles.

Les citoyens de la fondation Lucas-Marina Hoffmann vous souhaitent une agréable expérience.

Il est actuellement 13 h 12 heure locale et la température extérieure est de 39 °C.

MENU CRITIQUE

HORS-D'ŒUVRE

Bientôt l'heure de la reprise	9
Maja l'exploratrice ou : comment j'ai appris à ne plus m'en faire et à désirer le capital	13
En Vert l'infini et l'au-delà !	25

PLATS DE RÉSISTANCE

La Tour et ses pions : échec et mat	31
Lumalanguie	35
Meilleurs vœux	49
De la philanthropie en économie circulaire : à qui profite le crime ?	51
Faire contre mauvaise fortune, fortune	55
Luma : quartier Luma / ville Luma	57
L'Art d'être Arlésien	59
La Tour, dis voir	62
Une messe 2.0	65
Maja Hoffmann (Arles) World Resort	71

FAUX-MAGES

Avec la tour comme ZAD	87
L'Avorteuse et le bleu-bite	93

PIÈCE MONTÉE

Après Luma ou : comment dépasser les signifiants vides de l'art à l'ère philanthropique	103
L'Éléphant dans la pièce	115
La Nuit des morts vivants	125

DIGESTIF

Postface	137
----------	-----

Hôtels

- 1 - Hôtel Nord-Pinus
- 2 - Hôtel l'Arlatan
- 3 - Hôtel du Cloître
- 4 - Place du sauvage
- 5 - Ancien cadastre

Restaurants

- 6 - La Chassagnette
- 7 - L'ouvre boite
- 8 - Le réfectoire

Infrastructures

- 9 - Tour Luma
- 10 - Parc des ateliers
- 11 - Grande halle
- 12 - Boutique de la Fondation Van Gogh
- 13 - Fondation Van Gogh

Autres

- 14 - Villa des Alyscamps
- 15 - Domaine de l'Armellière
- 16 - Heureuse Camargue
- 17 - Clinique Paoli



Maja Hoffmann est également propriétaire :

- d'une villa sur l'Île Moustique
- d'un chalet à Gstaad
- d'une maison à Zurich
- d'un loft à New York
- et d'une maison à Londres

Elle est de surcroît membre des conseils d'administration :

- du New Museum of Contemporary Art in NYC
- de la Tate Gallery
- du Bard College
- du Africa Center
- du Swiss Institute
- de Serpentine Galleries
- du Palais de Tokyo
- de la Biennale de Venise

HORS- D'ŒUVRE

Bientôt l'heure de la reprise

Enfin.

Enfin la grande tour qui trône sur Arles depuis de trop longues années va baisser pont-levis. Le 26 juin, Dieu soit loué, l'assaut en sera donné.

Des années que l'on attend ça.

Des années que l'on s'interroge dans la rue, dans l'arène, au comptoir, autour d'un café ou d'un ballon de rosé, les yeux pétillants de curiosité, sur ce qu'on va bien pouvoir y trouver. Des lustres qu'on imagine tous les trésors dont on va pouvoir s'emparer : les créations artistiques les plus folles, les intelligences les plus débriées, les fortunes les plus éclairées, réunies à nos pieds pour solutionner les plus grands problèmes de l'humanité. Finies les courtes vues désastreuses d'autocrates à la Trump, finies ces grandes industries bénéficiant légalement de nos douleurs les plus sourdes, finie

la misère dans le monde ! Derrière les mille et un reflets de cette tour de lumière, derrière ces miroirs dans lesquels chaque vrai Arlésien, chaque vraie Arlésienne, a entrevu son brillant avenir : ici une victoire électorale en dépit d'une condamnation, là des milliers d'euros en récompense d'un fier couronnement ; se tient, caché, le plus grand des espoirs, le plus fabuleux des pouvoirs : la Création, le pouvoir de faire tout et n'importe quoi avec presque rien - de vieux ateliers SNCF, une ville financièrement exsangue, de traditionnelles fêtes de dévotion dédiées à la photaurine. Qui mieux que les Artistes, animés de leur génie, de leurs intuitions et de leurs magnifiques lubies, pourraient être à même de refaire le monde aux couleurs de nos envies, d'en faire pour tous et pour chacun un lieu habitable, démocratique et convivial ? C'est à eux désormais, à ces élus d'une autre trempe, qu'il faut confier la grande, la vraie, la seule politique, celle qui ne se résume pas aux vues mesquines d'une place toute chaude, celle qui ne se livre pas à la quête infinie des honneurs. Surpassant de peu la plus haute église de la ville, la tour Luma sera plus qu'à la hauteur de ce nouveau magistère sublime exercé sur tant de peuples : « Tout le pouvoir aux esthètes », aurait certainement crié Lénine, adoratif, en revenant des moulins de Fontvieille sur le dos de son âne.

Il était temps. Il était temps qu'un si bel endroit, le campus des civilisations à venir, ouvre ses bras et balaye toutes les sauvageries qui menacent la région - chômage, séparatisme, racisme, népotisme, moustiques, etc. Cela faisait tant d'années que l'on rêvait de voir à l'œuvre tous les bouleversements que ce complexe artistique de 525 000 m² - seulement dix fois la superficie du chalet suisse des Hoffmann ! - allait apporter à la ville. Imaginez, avec un projet si ambitieux, si visionnaire, les milliers d'emplois qui vont bientôt

être créés, les hautes dignités que l'on va redonner aux habitants. Pensez à toutes ces grandes dames de ménage, ces veilleurs de nuit étoilés, ces guichetiers de paradis ; pensez à tous ces laveurs de vitres voltigeurs, à ces techniciens de l'extrême, à toutes ces étudiantes harcelées de missions. Pensez aux honneurs que tous ces corps de métier rendront à leurs hôtes quand, une fois leur noble tâche accomplie, un soir ou un midi, réunis autour des tables du resto panoramique, ils viendront se régaler du paysage fabuleux d'une Camargue en train de s'enfoncer sous les eaux. N'y voit-on pas l'image d'une République enfin restaurée, apaisée, communiant ?

Est-il vraiment besoin de se demander, comme le font certains grincheux, si une aussi grande institution culturelle n'a pas déjà devancé et de loin - en termes de ressources, d'ingéniosité et d'ouverture sociale - les missions dévolues d'ordinaire aux pouvoirs publics ? Ces derniers, ayant fait une croix définitive sur un service public culturel de qualité - en déprofessionnalisant les effectifs de la médiathèque, en laissant le bâti des musées se dégrader, en brisant la merveilleuse action éducative menée par le théâtre depuis des années -, n'ont-ils pas eu raison de penser que les mêmes actions, mais cette fois menées par des fondations d'entreprise, seraient moins coûteuses, plus efficaces, plus populaires ? On peut déjà rêver sans crainte de tous les moyens qui seront donnés aux écoles pour former les enfants des quartiers voisins. Qu'importe que Griffeuille n'ait plus cette bibliothèque annexe où l'on venait faire des lectures si le quartier a pour lui toute la solidarité de la fondation Luma. Car on sait déjà comment : à coups d'artistes renommés venant dans les classes pour parler de leur métier, à coups de visites gratuites et régulières d'expositions, à force d'heures de jeu et d'apprentissage

menées au sein d'ateliers richement dotés : comment tous ces enfants vont pouvoir accéder à des qualifications majeures, embrasser des métiers d'avenir, conforter une filière locale au sein d'industries culturelles déjà implantées. Enfin ne plus être obligé de quitter la ville qu'on aime pour s'inventer un futur. Enfin rappeler à ceux qui rêvent de grandes fabriques à clous ou de machines à sous pour les générations qui viennent – rien n'est trop beau pour nos enfants d'immigrés, d'ouvriers ou de cité – que la culture est une industrie véritable et une des plus florissantes. Sauront-ils, ceux qui ne comprennent rien à l'économie de la culture – ou qui se contentent de la mise en place d'un *pass* pour les plus jeunes : consommez, mais de grâce, ne produisez pas ! – sauront-ils voir, tous ces railleurs, le cercle vertueux et mystérieux qui se dessine déjà, dans une ville si pauvre, entre l'industrie pharmaceutique, le marché de l'art, la fondation comme moyen renouvelé d'accroître les fortunes et l'industrie de la culture ? Auront-ils même le temps d'y réfléchir quand ils verront tant de richesses abonder dans leurs mains et se mettre illico au service des projets les plus sagement utiles pour tout un chacun, quand ils verront cette ville grandir, non pas seulement par son architecture, mais par le niveau de santé, d'éducation, de mobilité, de convivialité, de sa population ? Ils comprendront alors pourquoi tant de richesses auront été concentrées ici, à Arles, et comment elles serviront aux habitants et à celles et ceux, de toutes les régions et de tous les pays, qui leur rendront visite.

Alors, citoyens de la planète, venez à nous, rassemblez-vous, venez montrer au monde entier que ses trésors sont bel et bien aussi à vous.

Maja l'exploratrice ou : comment j'ai appris à ne plus m'en faire et à désirer le capital

Toutes les images illustrant ce texte sont réelles et non modifiées.

Enfin, nous y voilà. La tour de la fondation Luma, chantier sans cesse repoussé, sera inaugurée ce 26 juin 2021. Cette fondation, Maja, et sa tour, nous les connaissons bien.

Nous aimerions sincèrement pouvoir aimer Luma, ses projets, ce qu'elle transporte et entrevoit de créer à travers sa volonté d'articuler des problématiques fondamentales à l'aune d'un nouveau paradigme. De l'*IA open source*, de la complémentarité dans des recherches transdisciplinaires, en passant par l'expérimentation suite à l'observation du vivant ou la recherche sur des matériaux à faible coût environnemental... Tout, en théorie, devrait être en mesure de nous séduire, ou tout du moins, nous stimuler. Cependant l'analyse des différentes publications de la fondation ne permet pas la survie de cet a priori positif.

« Luma, c'est l'interface qui prépare la survie d'une partie du capitalisme dans l'à venir et qui se veut tenter d'anticiper ses possibles mutations. »

1. Prononcée dans le journal suisse *Le Temps* en mars 2015.

Jamais sans ma Maja

Comprendre Luma est impossible sans parler de Maja Hoffmann, présente dans tous les organes de sa fondation, du « core group » qui décide de l'architecture éditoriale aux éditos, en passant par ses participations à un grand nombre de rencontres et de débats. Maja ne peut être évitée, elle est la volonté de Luma, son cœur et son compte en banque. La fondatrice est l'héritière suisse que l'on connaît des laboratoires Hoffmann-La Roche, 450^e fortune mondiale à quelques rangs près, et il paraît probable qu'elle soit sur une base de tutoiement avec Bernard, François, Carlos ou d'autres grands de ce monde qui partagent la passion de savoir ce qui est le mieux pour leur argent. Son enfance aura été marquée par l'influence de sa grand-mère, Maja Sacher-Stehlin, grande collectionneuse d'art dans les années trente, d'œuvres de Braque et de Picasso notamment, qui l'éveillera à l'art contemporain. Seulement l'argent n'est pas tout, il y a aussi ce que l'on fait avec.

« J'ai été élevée dans l'idée que l'argent vous donne plus de devoirs que de droits. » Cette phrase¹ de sa sœur Vera Michalski Hoffmann est riche de sens et donne un éclairage particulier sur cette famille qui joue de pactes pour structurer ses relations et faire fructifier son capital. Comme les Suisses savent si bien le faire, de manière efficace et discrète. Tant et si bien que chacun dans la fratrie, Vera, Maja et André, possède aujourd'hui sa propre fondation. Les mauvaises langues pourraient y voir une compétition, les bonnes âmes un signe distinctif de réussite et de partage restituitif.

Ces devoirs dont parle Vera résonnent fortement avec le travail

de Max Weber sur l'éthique protestante. En effet, selon leur éthique, la richesse ne serait-elle pas un signe d'élection divine ? Comme le précise Dany-Robert Dufour dans son ouvrage *Baise ton prochain*, « si l'accumulation première nécessaire au lancement du capitalisme a été réalisée par les protestants, c'est, disait Weber, parce qu'il leur fallait « gagner de l'argent, toujours plus d'argent [*signe possible de l'élection divine*], tout en se gardant strictement des jouissances spontanées de la vie. ». Officiellement donc, c'est de ce sentiment de culpabilité dans la démesure que naît une fondation telle que Luma.

D'autant plus que cette réussite aux milliards repose sur l'argent issu de l'industrie des médicaments. Cette même industrie qui emploie des centaines et des centaines de lobbyistes à Bruxelles, à l'origine de scandales sanitaires pour des raisons de rentabilité, quand elle n'essaie pas de les dissimuler. Une industrie aussi qui s'accorde avec ses concurrents sur les prix afin de maximiser l'argent soutiré au consommateur-payeur. Maja Hoffmann possède 1,5% de Roche Holding, ni plus ni moins que le deuxième groupe pharmaceutique mondial, ayant été mis en cause dans la tragédie de Seveso, petit village contaminé en 1976 par un nuage d'herbicide d'une de leurs usines et ayant causé des empoisonnements et la mort de dizaines de milliers d'animaux d'élevage. En 2001, l'entreprise a aussi été prise la main dans le sac pour « ententes illicites dans le secteur des vitamines ». La Commission Européenne leur infligeait une amende record de 462 millions d'euros. Un record qui ne recouvre probablement pas le coût de la tour (chiffrée officiellement à 150 millions d'euros, il paraît plus vraisemblable que le budget réel soit au-dessus des 500). Une industrie viciée et perverse en somme, au même titre que d'autres.

2. Luma Days 2019, Planning de la semaine, pages 5 & 14. Maja Hoffmann fait partie de la « Conversation - Explorateurs 1 ».

Mais Luma, c'est aussi les premières syllabes des prénoms de ses deux enfants Lucas et Marina. Maja, c'est la mère, l'exploratrice² enveloppante, la source de vie qui, selon leur propre champ lexical, permettra la croissance de projets parés à gérer le rendement de « notre capital naturel » dans des « économies circulaires », une fois que celui-ci aura été irrémédiablement meurtri.

Enfin la tour elle-même... Dois-je faire un dessin ? Symbole de puissance phallique par excellence, il évoque la fertilité avec sa base circulaire, l'élévation vers les cieux mais surtout la domination du territoire, tant dans sa dimension visuelle qu'économique et culturelle.



Le goût de la profondeur.
(Source : <https://www.luma-arles.org/>)

Des vertus de l'accumulation foncière

Parlons-en, du territoire. Cité à tort et à travers dans leurs communications et publications, Luma n'a de cesse de faire la promotion d'une action inclusive des acteurs locaux et de la réflexion portée sur son implantation en Camargue.

Il est loin d'être insignifiant que la fondation, à travers sa structure arlésienne, se soit installée sur les anciens ateliers SNCF. Véritable trauma de la fin du siècle dernier pour la ville, la fermeture de ces derniers coïncide avec la montée en puissance du *There is no alternative* de Thatcher et d'une France qui n'aura eu de cesse de démanteler, délocaliser, saucissonner ou vendre à bas coût ses industries, y compris les plus stratégiques, dont les champions auront été Jospin et Mitterrand. Ainsi, à l'instar de parkings coulés sur des sites antiques ou d'églises édifiées sur des temples païens, la strate industrielle, marqueur fort des notions d'aliénation et d'exploitation, est recouverte, effacée, digérée et transmutée par une nouvelle, culturelle cette fois-ci, mais créée par le même pouvoir économique dont elle aura été issue. À ceci près que celle-ci se place dans une recherche voire, disons-le, une volonté morale de salut. Pour l'humanité, bien entendu.

S'installer dans un territoire dévasté d'un point de vue industriel et socio-économique, se positionner comme un bien, si possible commun, prêcher le partage, l'ouverture et la bienveillance. Puis, faire augmenter les loyers et impôts locaux. Ce cercle vertueux d'accumulation du capital, qu'il soit symbolique, foncier ou culturel, génère un phénomène de gentrification « qui la préoccupe³ » et autorise de

3. Préface de Maja Hoffmann, *Luma Arles journal*, n°6.

4. *Ibid.*

fait « des opportunités nouvelles à saisir pour de nombreux acteurs locaux.⁴ » Entendre « il y a des affaires à faire ». Pour certains élus, bien entendu.

Si Luma achète autant de biens immobiliers à Arles, ce n'est pas par bonté de cœur, moins encore par humanisme et certainement pas pour « proposer une offre aux visiteurs d'expositions afin d'en discuter entre eux après ». Enfin si, justement, mais plutôt pour consolider son implantation dans le territoire afin que l'argent investi « à vide » pour la fondation, puisse continuer à s'auto-générer. Soit une des trois qualités principales de l'argent en tant que *super-fétiche* (les deux autres étant l'optimisation et le grand équivalent qui autorise toutes les jouissances).

Enfin gardons un souvenir ému d'un atelier de création artistique destiné aux élèves arlésiens en 2019 (le nom des écoles n'est pas précisé), pour lequel ils auront eu à créer...des objets souvenirs exposés sur une mini boutique à roulettes. Venant d'une fondation dont la présidente et fondatrice est membre du conseil d'administration de la Tate Gallery, du Palais de Tokyo ou encore de la Biennale de Venise, on croirait à une blague cynique au goût de mépris social. Sans parler du fiasco de la cuisine communautaire, pour lequel la présidente du comité d'intérêt de quartier de Griffeuille déclarait qu'« ils viennent avec leur vocabulaire, leurs valeurs et après ils s'étonnent qu'on les rejette, ils veulent qu'on se forme pour changer nos mentalités, c'est pas comme ça que ça marche.⁵ »

5. *L'Arlésienne*, n°6, été 2019, p. 47.



« Les périodes de crises sont de bons moments pour changer une culture d'un point de vue systématique. »
 Oui, Rockefeller disait la même chose en 1929.
 (Source : <https://www.luma-arles.org/>)

Davos Représent'

Revenons quelques instants sur le livre de Dufour, dans lequel il présente la pensée de Bernard de Mandeville, philosophe et médecin relativement inconnu des XVII^e et XVIII^e siècles, ayant fortement influencé l'éthique économique libérale moderne à travers des figures telles que Friedrich Hayek et Milton Friedman. Deux noms, eux, fort connus, nobélisés, qui ont été les architectes des économies de Reagan et Thatcher, et donc par extension, des nôtres. Des économies de privatisation et d'endettement, de socialisation des pertes et de privatisation des profits. « Mandeville expose que, s'il faut s'appuyer sur les pervers pour réformer⁶ le monde, c'est parce qu'ils n'hésitent pas à mettre en avant leurs « vices », indispensables à l'accroissement potentiellement infini de leur richesse privée. Et, comme ils doivent bien dépenser peu ou prou ce qu'ils ont accumulé, cela ne peut, en dernier ressort, que contribuer à une certaine restitution à la collectivité.⁷ »

6. Il est intéressant de souligner le registre religieux du mot, d'autant plus dans une époque où le mot « réforme » occupe une importance non négligeable dans le champ politique et médiatique.

7. *Baise ton prochain*, Dany-Robert Dufour, p. 93.

Si Maja et sa fondation se posent naïvement comme le pendant vertueux du capitalisme et de ses perversités (mensonges, prélèvement, spéculation, accumulation), cela est fait sans jamais en explorer ses soubassements, sa généalogie, sa violence symbolique et réelle, encore moins sa politique. Tout est toujours dans une extrême et frivole superficialité. Notons par exemple l'absence d'un glossaire à la fin du Yearbook 2020, catalogue qui synthétise les actions de la fondation de l'année. Un outil pourtant très humaniste qui aurait généreusement permis une éventuelle compréhension du charabia de beaucoup de ses intervenants et présentations. Mention spéciale pour Paul Graham Raven qui aurait eu le mérite de remplir un quart dudit glossaire avec le choix de ses mots, tout en restant incompréhensible après déchiffrement.

La fondation Luma n'a certes pas vocation à lire l'Histoire à travers une trame marxiste, mais il est tout de même assez étonnant de constater qu'ils ne vont jamais chercher les raisons sous-jacentes qui structurent notre environnement économique depuis la révolution industrielle, pour au contraire les considérer comme acquises, évidentes, naturelles, voire résolument raisonnables. Ou s'ils le disent ou l'écrivent, c'est toujours du bout des lèvres, péniblement. C'est par contre s'approprié des notions, voire des concepts⁸, sans jamais les remettre en question dans leurs différentes actions et publications. Le tout en passant par des lieux communs présentés comme des vérités qui seraient indépassables sans l'intervention clarificatrice et motivante de ses « explorateurs ».

8. Au sens premier philosophique et non communicationnel.

Lire Luma c'est encore et toujours se confronter aux mots « marché », « opportunité », « rendement », « capital », « monétiser », « coût », « performance » ou encore « changement de mentalité ». Mais c'est aussi en découvrir de nouveaux tels que « inter-dépendance », « bioremédiation », « biosourcé » ou sa variation « bioressources ». Au cas où vous ne l'auriez pas compris, le futur sera bio-inclusif.

– toutefois, cette capacité, ainsi que l'accès à cette capacité, est elle-même distribuée de manière inégale dans l'espace-temps – et le développement itératif et co-construc-tif du système interconnecté de systèmes infrastructurels a amplifié et complexifié l'inégalité de cette distribution.

Tellement inclusive que la fondation Luma a été invitée l'an dernier par le Forum économique mondial à participer au Forum de Davos, afin de « partager son expérience et démontrer combien l'art et la création sont les domaines dans lesquels l'interdisciplinarité est possible et riche de solutions.⁹ » Une phrase riche d'ambiguïtés pour une manifestation qui, on le sait bien, porte à cœur d'élever l'humanité vers plus de bon sens, d'équilibre et de partage.

Les seules questions importantes posées sont celles de l'avenir, pour lequel Luma se positionne volontiers comme un architecte privilégié à travers des actions emplies d'idéologie qui ne seront jamais questionnées comme telles. Si « travailler ensemble¹⁰ » serait devenu une « utopie », c'est parce que l'énoncé le présente comme un objectif heureux à un « monde d'après » qui serait malheureusement hors

Le meilleur du Yearbook
2020, p. 41

9. Édito de Maja Hoffmann,
Yearbook 2020, p. 5.

10. Édito de Maja
Hoffmann, Luma Days
2019.

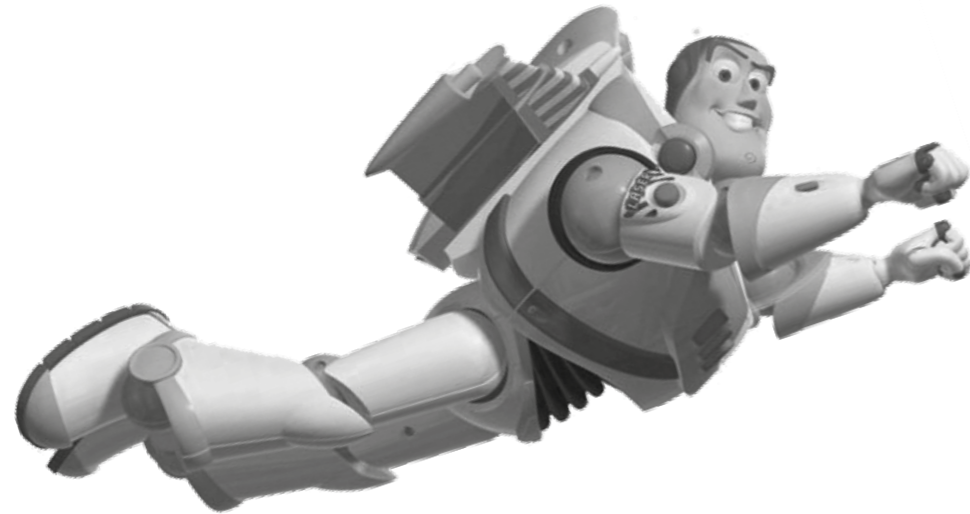
d'atteinte du fait de manque de partage et de bienveillance. On comprend, en creux, qu'il y aurait malveillance, mais personne pour expliquer d'où elle pourrait venir.

Changer le monde sans changer les termes

André Hoffmann, frère de Maja et vice-président de la multinationale de la santé, affirmait durant les Luma Days 2019 que « oui l'entreprise a détruit la planète. Elle l'a détruite... Mais elle la réparera !¹¹ » Il nous offre ainsi la conclusion dont nous avons besoin. Des beaux discours, des mots transpirant de naïveté et de bien-pensance, Luma situe son image à l'opposé d'une entreprise telle que Total et consorts, mais en partage structurellement le même système de pensée, le même *paradigme*.

La matérialisation de la fondation Luma à Arles nous apparaît comme un aboutissement de la pensée capitaliste déculpabilisante, dans lequel le criminel n'existe pas. Elle est l'émergence d'un organe générateur d'idéologie qui la nie tout en la produisant, le bras armé mais bienveillant de l'aristocratie financière, dans sa dimension morale, intellectuelle et philosophique. Elle s'approprie les mots, les concepts, pour les recracher dans une coquille vide qui, sous couvert d'expérimentation socialo-culturelle, se plaît à dissimuler sa véritable nature. Luma, c'est l'interface qui prépare la survie d'une partie du capitalisme dans l'à venir et qui se veut tenter d'anticiper ses possibles mutations. Elle est la cheville entre un capitalisme coupable car carboné et un capitalisme solaire, de synthèse. Voire même de bio-synthèse.

En Vert l'infini et l'au-delà !



Avec un permis de construire déposé avant l'entrée en vigueur de la nouvelle réglementation thermique dite « RT 2012 », le chantier de la tour Luma a pu s'affranchir de respecter celle-ci sur la majeure partie du bâtiment (seule une petite extension du projet sera soumise à la dernière réglementation thermique). Les consommations énergétiques du chantier sont déjà gigantesques (multiples modifications de projet, matériaux venant de loin, etc.) et le seront aussi en exploitation.

En effet, l'accueil du public se fera dans une grande verrière, la *rotonde*, fonctionnant avec des planchers rafraîchissants qui seront, en théorie, activés dès que la température intérieure dépassera les 24 °C. Dans les faits, cela se produirait près de 50 % du temps sur une année, avec un fonctionnement permanent (24h/24) du 15 mai au 30 septembre ! Fuite en avant volontaire ou méconnaissance du climat arlésien (qui subira des étés de plus en plus chauds comme tout le pourtour méditerranéen), laissons(-les) planer...

En outre, les planchers étant réversibles, ils seront utilisés en mode chaud l'hiver afin de maintenir une température minimum de 12 °C.

Écrire sur le site internet de la fondation dans un item développement durable¹ : « [...] ainsi, une technologie solaire passive emmagasine la chaleur du soleil dans la rotonde de la Tour

1. <https://www.luma-arles.org/luma/Parc-des-Ateliers/Architectural-Project.html>

Résultats principaux RT2005

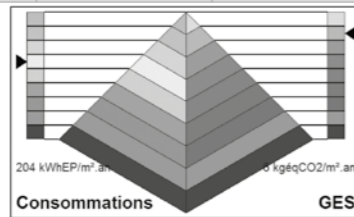
Conformité du bâtiment LUMA

Condition	Satisfaite	Bâtiment	Usage	SHON (m²)	Surf. utile (m²)
Cep <= Cepréf	OUI	LUMA	non résidentiel	7300.73	7300.73
UBât <= UBâtmax	OUI	UBât (W/m².K)	UBâtref (W/m².K)	UBâtbase (W/m².K)	UBâtmax (W/m².K)
Tic conforme	OUI	0.406	0.560	0.560	0.840
Garde-fous conformes	OUI	Cep (kWhEP/m²)	Cepréf (kWhEP/m²)	Cep_p (kWhEP/m²)	Cepmax (kWhEP/m²)
		203.65	233.10	-	-
		Gain Cep/Cepréf	Gain Cep_p/Cepmax	Gain UBât/UBâtref	Gain UBât/UBâtmax
Bâtiment conforme		12.64 %	-	27.60 %	51.74 %

Titres V									
Poêle bois	Cogénération	ECS Thermo élec	Heliopac	ECS abso gaz	Power-Pipe	ECS comp GAZ	Températion® T.Zen 400/4000	Recoh	Autre
Non soumis	Non soumis	Non soumis	Non soumis	Non soumis	Non soumis	Non soumis	Non soumis	Non soumis	Non soumis

Valeurs des consommations par poste pour le bâtiment

Consommations	Energie finale (kWh/m²)		Energie primaire (kWhEP/m²)		gain
	projet	référence	projet	référence	
Chauffage	7.30	15.49	18.84	39.96	52.85 %
dont électrique	7.30	15.49	18.84	39.96	
Refroidissement	26.90	18.26	69.40	47.10	-47.34 %
dont électrique	26.90	18.26	69.40	47.10	
Production d'eau chaude sanitaire	1.02	6.71	2.83	17.30	84.62 %
dont électrique	1.02	6.71	2.83	17.30	
gain solaire	5.07	0.00	5.07	0.00	
Ventilateurs	20.92	17.13	53.97	44.19	-22.15 %
Eclairage	16.42	24.74	42.38	63.82	33.60 %
Auxiliaires	6.37	8.03	16.43	20.73	20.74 %
Photovoltaïque	0.00	0.00	0.00	0.00	---



Débits moyens annuels en occupation et inoccupation

Débits moyens	Occupation (m³/h)		Inoccupation (m³/h)	
	projet	référence	projet	référence
Entrants				
Etanchéité	13611.47	10117.21	11616.18	8991.78
Entrées d'air	0.00	0.00	0.00	0.00
Ouverture des fenêtres	0.00	0.00	0.00	0.00
Système de ventilation	115362.60	66870.53	62671.18	0.00
Sortants				
Etanchéité	-14275.66	-11358.35	-11641.78	-9001.29
Entrées d'air	0.00	0.00	0.00	0.00
Ouverture des fenêtres	0.00	0.00	0.00	0.00
Système de ventilation	-114725.10	-65667.44	-62668.49	0.00

Tic & Titré pour chaque zone du bâtiment

Zone	Surf. baies hor. (m²)	Surf. baies vert. (m²)	Tic (°C)	Titré (°C)
Restauration				
Groupe cuisine-CE1	11.00	125.50	30.57	32.71
Zone Services généraux				
Groupe Services généraux-CE1	0.60	32.40	31.85	35.75
Zone CTA 3 et 2				
Groupe CTA3 Exposition-CE1	0.00	20.70	29.97	36.35

Luma conçue par Frank Gehry », sans même mentionner l'existence de planchers radiants énergivores, apparaît donc comme une vaste supercherie pour convaincre celles et ceux qui sont censés *Agir pour le vivant** que le « Vert » est de la partie.

* Festival écocidaire

Autre exemple illustrant ce marketing trompeur : l'installation de quelques bornes de rechargement pour véhicules électriques facilitant l'obtention du label écologique le moins contraignant du marché (BREEAM) ; label qui, par ailleurs, peut être obtenu sans obligation de résultat. C'est beau.

La politique de la fondation rentre donc en totale adéquation avec les standards capitalistes de l'époque, à savoir la mise en œuvre d'un *greenwashing* qui ne dit pas son nom et masque, au passage, la nocivité environnementale de ce type de conception.

2. Ibid.

« Développement durable. Dans l'optique d'un équilibre énergétique, la consommation d'énergie primaire est limitée pour laisser une part plus importante aux énergies naturelles. »

Afin de perturber le vide sidéral du discours officiel², ajoutons que les énergies dites « naturelles » semblent ne pas rééquilibrer les futures consommations d'énergies primaires sur la tour, comme l'atteste une première estimation de 2015³. Elle donne un chiffre quatre fois supérieur au seuil à ne pas franchir dans la dernière réglementation thermique, alors même que les planchers radiants de la *rotonde* ne sont pas pris en compte dans le calcul car considérés comme hors réglementation... Une question de choix, donc.

3. Voir document page de gauche.

Menu *Éco-Happy-Meal* à la carte avec Buzz l'Éclair en jouet. Verte indigestion.

Nous sommes comme les bousiers de votre monde : nous avons fait le tour de votre merde (sic).

Arles

Ça tiens toujours debout cette horreur de furoncle
Tellement triste pour Arles



Arles

Maja hoffmann a développé Arles comme jamais cette ville ne l'a été. Je trouve son projet altruiste et même s'il y a un fond commercial où est le mal? Si quelqu'un a mieux à proposer qu'il n'hésite pas à se manifester ! Xd

04/01/2020 20:35 | PAR

Au delà du texte de l'article, ce qui se passe à ARLES
fond du fond , les rapports ente les hommes. ne se c
à les dominés et les dominants.

Maja Hoffman n'est pas la Maire d'Arles ?! ...

Arles

Quand une ville vend un bien n'est elle pas censée faire rédiger un appel d'offre ? Avec un cahier des charges concernant la destination & l'utilisation du bien immobilier vendu , avec un prix (qui soit au moins égal au prix du marché ?) ?
Le problème n'est pas tant de le vendre à Mme Hoffman , mais plutôt de le vendre dans des conditions défavorables à la ville , aux citoyens ...

Quelle magnifique et sublime réalisation, portée par l'ancienne municipalité, avec le concours exceptionnel et généreux de Maja Hoffman

J'aime · Répondre



Au-delà de la pertinence du projet dont je ne connais pas les éléments, le comportement de la Mairie, la main-mise de Maja Hoffman sur de nombreux biens immobiliers et sa présence constante dans tous les projets risquent de favoriser le FN en mars prochain ! A la mairie, personne ne se demande pourquoi Arles était un centre important de la contestation Gilets Jaunes en décembre dernier?? C'est aberrant ! Arles connaît une gentrification importante favorisant des sentiments de dépossession culturelle, les rues sont dans un état déplorable, le chômage est supérieur à la moyenne régionale... Mais Arles décide d'implanter un casino!! Cherchez la logique ! Quand on lit les propositions de démocratie participative d'un candidat, adjoint d'un Maire qui a refusé d'appliquer une délibération du conseil municipal prévoyant une consultation sur la fusion département/métropole, peut-on le prendre réellement au sérieux ? Comment un Arlésien, connaissant des difficultés économiques, peut-il raisonnablement accepter qu'une personne privée dicte ses envies à la personne publique, censée assurer l'intérêt général ??? Les résultats des Européennes sur Arles n'était qu'un prélude et révèlent les fractures sociales et territoriales de la ville. Enfin, le morcellement du camp dit "progressiste", couplé à

Nul nul trop laid

Pour faire travailler des société extérieur bravo et nous on creuve la bouche ouverte bravo Arles bravo..
ous dire de la merde et penser à nous merci

Répondre · 2 sem · Modifié

Monstrueuse e

.... Franchement, ce n'est pas ce que vous avez fait mieux à la précédente municipalité, en matière d'architecture ! Surtout à 2 pas des Alyscamps.. une ancienne ville romaine. Je trouve cette tour prétentieuse et anachronique.

J'aime · Répondre · 2 sem

Arles privatisé aurait pu s'appeler Arluma en 2040.....

Plutôt faire les châteaux de la Loire

Répondre · 1 sem



Sans commentaire

J'aime · Répondre · 1 ans

Arles

Pour plus d'équité, j'aurais aimé voir autant de réactions à la braderie de l'école Portagnel. Mme Hoffman s'engage dans un achat à un prix que l'on peut considérer correct pour un bien qui mérite une restauration exceptionnelle. Et je suis sûre que la diriger vers un soutien des talents arlésiens (ils sont nombreux) est possible. Alors que le projet des Napoleons (sans accent comme ils le demandent) est construit sur une logique excluante, en tous les cas tel qu'il se présente actuellement. Les uns et les autres, nous tous ensemble, aurions intérêt à mesurer à quel point une grande partie de la population arlésienne exprime depuis longtemps le désir de développer une nouvelle culture du vivre ensemble et exprimer leur soutien mutuel en accompagnant chacun selon ses moyens et ses compétences l'incroyable énergie et créativité qui accompagne ce désir. Nous devrions tous être fiers d'accompagner ce formidable mouvement d'alliance de tous les talents qui pourrait servir d'exemple à d'autres communes.

J'aime · Répondre · 1 ans · Modifié



Damasio n'a pas

PLATS DE RÉSISTANCE

La Tour et ses pions : échec et mat

Nous pourrions dire que Maja Hoffmann fait bien ce qu'elle veut avec son argent. Alors soit, Maja s'offre sa fondation d'art contemporain sous la forme d'une tour gigantesque et son archipel de lieux soi-disant créatifs essentiellement composé d'hôtels de luxe.

Peut-être pourrions-nous interroger ce que représente cette tour.

Un symbole phallique ?

Un pouvoir moyenâgeux ?

L'opportunité d'avoir un super panorama ?

Un raccourci entre la Terre et Dieu ?

Ou un gros doigt d'honneur ?

Quoi qu'il en soit, cette tour s'impose aujourd'hui comme un des plus hauts points de la ville d'Arles et comme un de ses plus grands bâtiments. Centre névralgique de l'archipel hoffmannien, la tour se

doit d'être vue mais surtout d'être accessible. Alors le quartier se redessine, on crée un rond-point route de la Crau, on refait toute l'avenue Victor Hugo, on refait la rue du Sauvage sans y être autorisé et on est condamné à tout remettre en l'état. On veut changer des sens de circulation rue des Thermes et rue de la Place - projet auquel on renoncera suite à une grève de la faim d'un restaurateur du quartier - tout cela pour permettre une plus grande fluidité entre les éléments de l'archipel, soit, rappelons-le, entre la tour et ses hôtels.

C'est qu'avec une tour, il est des envies de dominer. En regardant la cité depuis là-haut, on se permet de dire ce qu'il faut arranger, changer, détruire, reconstruire. D'organiser la ville donc. Sous le couvert de l'art, Maja Hoffmann fait donc bel et bien de la politique dans son sens littéral. Mais une politique qui se passe volontiers de démocratie. Nulle élection, nul plébiscite ne lui donne aujourd'hui le droit de gouverner la ville, dans le régime démocratique dans lequel nous vivons et pourtant, c'est bien ce que Maja Hoffmann fait avec son argent.



Lumassacre d'arbres
devant la tour,
novembre 2018.



Ateliers SNCF Arles, 2012.

Lumalanguie

*Je donne à l'époque une forme ovale
puis je l'aplatis et je lui fais un revêtement, je l'appelle ô
gigantesque avorton ô avorton gigantesque
et je ris et je pleure.*

Adonis, Psaume, traduction Saleh Diab.

1. <https://www.lefigaro.fr/voyages/hotels/l-arlatan-a-arles-l-avis-d-expert-du-figaro-20210318>

Le travail du Cubain exilé Jorge Pardo assaisonne mon cocktail aux pétales de roses séchés, au bar de l'hôtel Arlatan, Arles. Il y a là des meubles de Le Corbusier, de Charlotte Perriand - les moucharabieh taillés au plasma dans du bois composite aux polymères thermoplastiques, vernis au pistolet, les lustres en lamelles dessinés (sur logiciels ?), en plastique translucide. Tout est coloré, baroque, ludique... Allègre, je feuillette *Le Figaro*¹ : « L'hôtel », disent-ils, « appartient à Mme Hoffmann, à l'initiative du projet Luma Arles, un lieu de *production culturelle* (c'est moi qui souligne) installé sur d'anciennes friches industrielles et dont le totem est une tour en verre déstructurée de Frank Gehry, nouvelle icône de la ville. Dans l'hôtel, la mécène veut accueillir des curieux de l'art, clients ou visiteurs extérieurs. Elle y expose du mobilier et des œuvres issus de sa collection privée ».

Mécène. Icône. Production culturelle. Collection Privée. Totem. Clients. Curieux. Anciennes friches. Ah, les mots, les mots... Avec leur petit baluchon, ils n'ont l'air de rien, mais ils en disent des choses. Ils tracent, avec leur pouvoir d'évocation, des lignes dans nos corps, prétendent en baliser les errances... En suggérer les désirs... Tout comme un projet architectural modifierait toute une ville. N'importe lequel, de projet, et il y en a *toujours* un, encore faut-il le rappeler. L'être humain n'aime guère le vide, ni le silence. Il tisse, construit, s'agite : il met des tours dans les friches, et des bêtes dans les prés pour les manger. À ce que je sache, Mme Hoffmann n'a d'ailleurs jamais fait mystère de ses ambitions ; à tout prendre, je trouve cela plus sympathique et dynamique que les Français, avec leur démontage de la halle Eiffel Lustucru, en zone nord, qui a fait place à un énième *shopping mall*. La halle pourrait maintenant quelque part au bord du Rhône. On attend toujours son sauvetage, annoncé par une ministre-éditrice macroniste à la carrière politique éclair². Las, son mari projette une tour de dix-huit mètres face à la tour Luma³, avec un complexe de six mille mètres carrés appelé... Manhattarles !!! Nous voilà propres. En tous cas, le privé marche mieux que le public. Les tycoons, même régionaux, ont le vent en poupe : grâce à Luma, les investisseurs de tous poils se régaleront.

Architecture et histoire sont deux disciplines instrumentalisées par le pouvoir, qu'il soit politique, financier, ou combinaison subtile des deux. Les politiciens, comme les compagnies internationales versées dans le « mécénat », jouent dans deux cours différentes mais voisines. Ils ont en commun des stratégies étudiées de domination pour les uns, d'accumulation pour les autres, et sont contraints de négocier ensemble. Régionales ou globalisées, ces prédatrices barées de sourires ont un point commun : elles sont étrangement

2. <https://www.latribunedelart.com/retour-sur-la-halle-eiffel-sauvee-par-francoise-nys-sen>

3. <http://www.arles-architecte.fr/annonce-nouvelle-tour-arles-architecture-mejan-capitani/>

4. <http://architecturaldigest.com/galleryan-inside-look-at-maya-hoffmanns-london-home-by-india-mahdavi>

5. <https://www.vanityfair.com/culture/photos/2013/04/photos-simca-jean-pigozzi-panama>

oublieuses de la mémoire ouvrière. Pourquoi ? Parce qu'une compétence manuelle se transforme toujours en une autonomie, politiquement dangereuse pour le capitalisme industriel. L'enjeu pour le capital, en effet, n'est jamais que les gens soient formés, mais *formés à produire* ; d'où, certainement, l'emploi par *Le Figaro* du terme de « production culturelle ». Il ne s'agit donc pas d'enseigner, mais de montrer la voie (investissements), de trier les élus (par l'argent), et de diriger. Sinon, pourquoi ces investissements massifs dans le « monde de l'art », lié aux capitaux du tourisme de masse ?

Tribalisme exhibitionniste

Parler de ce qui se passe avec Luma, c'est *toujours* valoriser financièrement l'entreprise (appelée Fondation). Cela ne m'échappe pas. Luma a de plus un caractère étrange : avec son beau nom féminin, elle se confond bizarrement avec le goût de sa propriétaire. Ainsi, en s'y promenant, on évoluerait dans l'œuvre d'une femme, Maja Hoffmann ; l'histoire du lieu se résumant bientôt au seul mot magique d'« Ateliers ».

Un personnage, même fictif, cela se construit. La presse est ainsi friande de lustrer l'image de Mme Hoffmann, par exemple en visitant sa maison de Londres⁴, décorée par l'iranienne India Mahdavi. India Mahdavi est, devinez ? La même décoratrice qui a officié aux Alysamps. On peut aussi découvrir la *maison de plage* de l'île privée Moustique qui, bien que différente, me rappelle dans l'esprit la maison de l'héritier Simca, M. Jean Pigozzi, à Panama, financier et spéculateur ami de Mme Hoffmann⁵. M. Pigozzi possède une grande part de la photographie malienne du vingtième siècle. Ah, la vie.

« *Mécène. Icône. Production culturelle. Collection Privée. Totem. Clients. Curieux. Anciennes friches.* Ah, les mots, les mots... Avec leur petit baluchon, ils n'ont l'air de rien, mais ils en disent des choses. »

6. <https://www.admiddleeast.com/architecture-interiors/homes/a-tour-of-art-collector-maja-hoffmans-caribbean-dream-house>

Ah, cette maison, ses parois d'acier bleu lagon deux tons, en porte-à-faux angulaire au-dessus de la mer...⁶ Avec, comme à Londres, comme toujours, des jardins de M. Bas Smets (tiens ?), qui officie comme paysagiste en Estonie, Corée du Sud, Bordeaux, Belgique, Paris... Arles. J'ai été étonné de ce choix de M. Bas Smets, au demeurant paysagiste estimable, pour les jardins de Luma ; apparemment, il n'y a plus de bio-paysagistes dans la bio-région ?

Les ultra-riches étalent leur intimité dans les magazines. Et alors ? Oui, mais maintenant, ils colonisent, impactent des quartiers populaires (ou pas), des villes entières. Ils décident de l'espace et du temps. Je ne parle pas là des riches artistes, mais des ultra-riches qui ne sont pas des artistes, et adoubent des gens consacrés artistes *par la finance*. Nuance ! Sinon la richesse elle-même ne me dérange pas, qu'on se le dise ! J'aime par exemple le chalet gigantesque du peintre Balthus, à Rossinière (Suisse), soixante chambres, six étages, cent treize fenêtres. Vient un mot suranné, à voir cette construction : poésie. Et aussi me plaît le château de Vauvenargues, derrière la Sainte-Victoire, dernier logement de M. Picasso : poésie. Antoni Gaudi, lui, avait sa modeste couche dans la Sagrada Familia, son œuvre d'une vie : poésie.

À l'opposé de ces demeures originales, investies par des esprits puissants, on sent pointer dans les pratiques managériales des magnats *cool*, prompts à multiplier les luxueux pied-à-terre, une forme suave d'opportunisme nappée d'un vernis culturel. Tout cela est teinté d'une forte dramatisation psychologique, qui a son rôle à jouer. Point n'est besoin aux puissants de trop parler, de dire « ne nous embêtez pas, ou nous nous en irons avec nos milliards ». Non.

Ce grand danger est toujours brandi, la voix chaude et vibrante de *bon sens*, par de petits féaux qui attendent avec passion des miettes de ces multinationales, qu'ils soient artistes en mal de promotion, journalistes, loueurs de piaules, ou autres. Le problème est, justement, qu'on ne leur demande pas des miettes, à ces gens généreux, mais d'arrêter de tout privatiser. Et là, bien entendu, bernique. De cette forme de violence sociale larvée, hypocrite, surgit la critique sociale. L'art n'a absolument pas à être convoqué dans cette affaire, et la critique d'art non plus. Ce n'est pas le sujet ici.

Et pourtant, comment taire que ce qui est induit par la collusion entre art contemporain et finance est basement matérialiste ? Le goût de ces milieux pour l'argent est revendiqué cyniquement. Il peut même faire partie intégrante de la démarche de gens comme Damien Hirst, Jeff Koons, ou Anish Kapoor privatisant le noir absolu : leur démarche est spéculative, et rejoint les pratiques des financiers. Tout se tient, dit l'essayiste et poète Annie Le Brun, qui ajoute : « Le poison vient d'en haut »⁷. Et non, ce n'est pas d'art qu'il s'agit. C'est d'art du cynisme, avec une guerre des images et des valeurs sociales, menée par les super-riches, toujours plus puissants, toujours plus flattés (rappelez-vous Bernard Arnault jouant du piano devant l'innarrable Léa Salamé sur France 2). Non, le Diable n'est pas dans la tour d'Arles, mais tout ceci a de multiples conséquences sociales, politiques. On aurait bien tort de ne pas se sentir concerné par de telles manœuvres. Que penser, en effet, des sommes colossales dépensées pour des projets évasifs ou prestigieux, dont les noms reviennent sans cesse dans la communication de l'entreprise Luma, alors que tant de gens font avancer le territoire sans la moindre

7. Annie Le Brun et Juri Armanda, Ceci tuera cela, image, regard et capital, Stock, 2021.

subvention ? Que dire, lorsqu'on lit dans la presse des sorties du genre de celle de Hans Ulrich Obrist, co-directeur de la galerie Serpentine à Londres (et membre du *core group* de Luma) : « Ce qu'elle fait (Mme Hoffmann) est unique dans sa multidimensionnalité », notant que son désir de s'engager simultanément sur tant de plans lui évoquait la théorie des cordes. « En fait, Maja est au-delà des supercordes. » Ces propos, pour stupides qu'ils sont, restent anodins. Mais voilà ; ils sont régulièrement retranscrits dans des dizaines d'articles, désopilants s'ils n'étaient complaisants. Hans Ulrich Obrist a créé le *Brutally Early Club*, groupe de discussion qui se réunit à New York, Berlin, Londres et Paris, chez... Starbucks. Il s'agit bien là d'une classe intercontinentale sur qui rien ne pèse, mais avec qui tout est calculé ! Ultra-professionnels en communication, ils tissent à merveille image et commerce. Personne, à part leurs cénacles, ne connaît leur travail ? Ce n'est rien. L'essentiel est de jouer le jeu des puissants, tout en revendiquant sa « radicalité » : « Elle (Mme Hoffmann) a définitivement choisi une communauté - ce n'est pas la totalité du monde de l'art - et ce sont des non-conformistes, tous » dit le *New Museum Director Lisa Phillips*, qui espère d'Hoffmann qu'elle amène son institution en contact plus étroit avec ce milieu. « Elle aime les gens qui pensent différemment et n'ont pas peur de s'exprimer de manière non conventionnelle ».⁸

8. <https://www.wmagazine.com/story/maja-hoffmann-art-world-maverick>

« Le problème est, justement, qu'on ne leur demande pas des miettes, à ces gens généreux, mais d'arrêter de tout privatiser. »

rétrospectives), je ne vois dans ces techniques communicationnelles qu'occupation de terrain. L'utilisation d'une architecture *bankable* pour sidérer le populo valorise un fétichisme hallucinant, mercantile, de l'objet - *objet-dard* comme disait avec humour Marcel Duchamp. L'art devient ainsi, comme si c'était normal, l'égal du mobilier design. Il est toujours monnayable, négociable, ce qui est totalement contraire à sa vocation profonde, qui est libératrice. Quelle habileté ! En achetant des hôtels, y exposant du mobilier, on fait passer le crédit d'objets manufacturés précieux, réellement spirituels, vers le Grand Rien de l'art financiarisé. Ainsi, l'on se retrouve à oublier que Luma et les beaux hôtels en ville sont deux choses très différentes. Un hôtel peut être *arty*, mais l'art n'est pas un hôtel, habitable sur commande. Il est. Il vit. Il respire sans cesse dans les cœurs, comme la parole des humains. Les mots et les flatteries, eux, s'achètent, certes, comme les fauteuils et consoles de l'hôtel Arlatan. Pas la parole. Pas l'art.

Ce glissement du meuble et de l'architecture, œuvres utiles tangibles, vers la finance, est central, et pas nouveau. Ainsi, les toiles de Le Corbusier seraient-elles marchandisées sans son architecture ? Les photographies maliennes de M. Pigozzi (cf. plus haut, qui lui aussi loue Maja Hoffmann dans la presse), prendront peut-être de la valeur avec le coup d'État d'avant-hier au Mali, et le basculement dans le vide d'un pays entier. L'argent n'a pas d'odeur, certes, mais il a ses chemins ! Il y a bien un système complexe de représentation (exhibition-ostentation), crédit social (reconnaissance, cooptation), spéculation boursière et gains (coups financiers connus d'un cercle international relativement étroit). C'est un circuit, tout cela, bien entendu, qui n'est jamais nommé. Car voilà, on fait simplement des affaires, et les affaires, on n'en cause pas, puisque c'est « bon pour tout

le monde ». Comment, dès lors, comparer les gains de cette simple excitation immobilière à un éventuel musée des Cheminots à Arles, même occupant un espace modeste ? Ou pire, imaginer construire une université indépendante des arts aux ateliers d'Arles ?! Mais qui, alors, aurait eu l'autorisation, il est vrai, de construire à cinquante-six mètres, largement au-dessus du velum de la ville... ?

L'amour des (f)riches

C'est désormais entendu, les artistes, comme les mauvaises herbes, grandissent dans les friches (pas celles qu'ils choisissent, celles où on les met). Donc, sus à une autre zone dévastée, misérable un temps : les ex-ateliers SNCF d'Arles. Depuis énormément d'endroits à Arles désormais, la tour Gehry-Luma s'impose maintenant à ton regard, brillante comme un joyau qui te serait montré (mais pas prêté). Contrairement au travail de Marc Barani⁹ qui a dessiné la nouvelle école de photographie, cette tour n'est pas discrète. Les deux ouvrages qui se font face, sont donc en tension. *Le Monde* écrit ainsi, suavement, que l'ouvrage de Gehry établit, avec sa référence « à la nuit étoilée de Van Gogh » et « aux Alpilles », « un rapport pour le moins théorique au contexte ». Certes ! Moi, c'est le mur arrière qui me rappelle le HLM où j'habitais petit. Je ne comprends pas ce que ce mur vient faire là. Cela étant, Beaubourg est toujours aussi moche, mais on s'y est habitué. Le côté vaguement désinvolte, rigolo, peut même séduire à la longue.

Ah, mais voilà ; c'est qu'elle n'est pas seulement rigolote, cette tourette. Elle est aussi arrogante. Les mêmes problèmes de réflexion de la lumière que sur les bâtiments de M. Gehry à Los Angeles

9. « Marc Barani met en valeur le paysage arlésien », *Le Monde*, avril 2020.

10. <https://chroniques-architecture.com/gehry-arles-tour-maja-hoffmann/>

11. Mike Davis, *City of Quartz, La Découverte*, 1997. Contient un chapitre entier sur Frank Gehry et son travail à Los Angeles.

ont conduit à en échanger les panneaux, paraît-il. Elle n'a pas le caractère ludique de la *Maison qui danse* à Prague (qui est très étroite, et de circulation aussi peu pratique que l'entrée de la fondation Vuitton, beaucoup plus vaste), ou du musée de Bilbao. Rappelons que le musée de Bilbao, à l'architecture en spirale, a concouru avec succès à développer un quartier dynamique autour de l'aire qu'il occupe. En tout cas :

*Au-delà de l'esthétique Harry Potter discutable du bâtiment, et du discours hésitant de l'architecte, si en 2019, des reproches sont donc fondés quant au caractère irresponsable de l'ouvrage, il demeure qu'il est vain de pleurer sur le lait renversé. On fait quoi ? On le rase ? Si ce bâtiment ne plaisait pas, ou n'était pas adapté, ou ceci ou cela, c'est à l'époque de sa conception, il y a quinze ans ou presque, avant le permis de construire, qu'il fallait s'en occuper et dénoncer le scandale. Maja Hoffmann ne s'est jamais cachée.*¹⁰

Vrai. L'auteur souligne aussi dans cet article, avec humour, les consommations énergétiques démentes du bâtiment. Ceci, alors que la fondation Luma prétend s'inscrire démonstrativement dans le développement durable et l'écologie. Une fois encore, une disjonction entre les paroles et les actes fait se soulever le sourcil du citoyen lambda ; qu'est-ce que cela veut dire ? Un enfant poserait la question. Les enfants posent toujours les bonnes questions ; peut-être, aussi, qu'ils aiment la tour de Frank Gehry, connu aux USA pour « représenter le « visage humain » d'une architecture mercenaire qui est en train de transformer Los Angeles en déracinant ses communautés et en privatisant ses espaces publics(...) Gehry a acquis localement une autorité esthétique qui n'est pas sans rappeler celle de Lummi, voire celle de Disney. »¹¹

Chacun sa classe

Un ami architecte me dit que l'ossature de la tour d'Arles, et l'utilisation des logiciels pour tous les calculs n'arrivent pas à la cheville du niveau technique de la voûte de pierre de la mairie d'Arles. C'est la plus belle de Provence. Allez la voir. Prenez cinq minutes pour imaginer quel savoir-faire il a fallu, afin d'ériger cette voûte en pierres, entièrement plate, qui défie les lois de la pesanteur comme la versatilité des politiques.

L'histoire ouvrière d'une ville mérite respect et considération. Les cheminots exposés en exergue trois minutes chrono par la page Luma déclarent qu'« une tour comme ça, ça court pas les rues » (sic).¹² Formidable ! ... Mais pourquoi la fondation Luma célèbre-t-elle donc à l'envi Jean Prouvé, compagnon-serrurier intègre et concepteur génial dépossédé par les industriels, et n'accordera-t-elle aucune place réelle à l'histoire des ateliers SNCF ? Puisque milliers de vies de travail il y a eu ? Qu'est-ce qui se passe ? On pourrait poser la question aux politiques, qui n'ont pas su ou voulu négocier malgré, à l'époque, leur pin's communiste ?

Les Arlésiens souffrent - sans toujours le dire, et il y a là beaucoup plus que les traditions camarguaises en jeu - d'une certaine violence (j'assume ce terme, oui) qui les dépossède de leur passé. Il ne s'agit pas de célébrer le travail, mais de savoir signifier *ce qui a eu lieu*, et accaparé un siècle d'histoire, loin des fadaïses spéculatives globales. Il faudrait prendre le temps de faire ça. Ce serait digne. Cela dit le cocktail est très bon, et l'hôtel Arlatan recommandable.

12. <https://www.luma-arles.org/luma/home/story.html?sid=a02e905b-a1ee-4940-b55f-d9dc8d2387b0>

ZoRose

Bloomberg Billionaires Index

View profiles for each of the world's 500 richest people, see the biggest movers, and compare fortunes or track returns.

As of 18 mai 2021

The Bloomberg Billionaires Index is a daily ranking of the world's richest people. Details about the calculations are provided in the net worth analysis on each billionaire's profile page. The figures are updated at the close of every trading day in New York.

Rank	Name	Total net worth	\$ Last change	\$ YTD change	Country	Industry
1	Jeff Bezos	\$190B	+\$2.41B	-\$262M	United States	Technology
2	Bernard Arnault	\$161B	+\$285M	+\$46.8B	France	Consumer
3	Elon Musk	\$161B	-\$3.16B	-\$9.09B	United States	Technology
4	Bill Gates	\$144B	-\$305M	+\$11.8B	United States	Technology
5	Mark Zuckerberg	\$118B	-\$174M	+\$14.1B	United States	Technology
6	Warren Buffett	\$109B	-\$728M	+\$21.6B	United States	Diversified
7	Larry Page	\$105B	+\$308M	+\$22.2B	United States	Technology
8	Sergey Brin	\$101B	+\$302M	+\$21.4B	United States	Technology
9	Larry Ellison	\$91.1B	+\$31.7M	+\$11.5B	United States	Technology
10	Steve Ballmer	\$88.7B	-\$990M	+\$8.34B	United States	Technology
449	Bubba Cathy	\$6.14B	-\$30.4M	+\$155M	United States	Food & Beverage
450	Wolfgang Herz & family	\$6.13B	+\$25.6M	+\$326M	Germany	Consumer
451	Olav Thon	\$6.13B	-\$20.3M	+\$295M	Norway	Real Estate
452	Tsai Eng-Meng	\$6.12B	+\$9.60M	+\$171M	Taiwan	Food & Beverage
453	Vera Michalski-Hoffmann	\$6.12B	+\$53.1M	+\$274M	Switzerland	Health Care
454	Maja Hoffmann	\$6.12B	+\$53.1M	+\$274M	Switzerland	Health Care
455	Arthur Irving	\$6.11B	+\$63.7M	-\$1.42B	Canada	Energy
456	Philip Ng	\$6.11B	+\$51.8M	+\$1.17B	Singapore	Real Estate
457	Leonard Stern	\$6.10B	\$0	+\$604M	United States	Real Estate
458	Linda Campbell	\$6.10B	-\$749k	+\$742M	Canada	Media & Telecom

Meilleurs vœux

Au lieu d'un Art majuscule concentré entre quelques mains liées par les rubans dorés de la fortune - les plus riches d'entre nous faisant croire qu'il ne peut y avoir de grandeur sans eux -, nous préférons la puissance artistique des multitudes agissantes, opérant avec les moyens du bord et faisant feu de tout bois, fut-il de béton et de verre.

Au lieu d'un Art héroïque et brillant, glorieux jusque dans le dépouillement de ses formes, grand soleil qui nous éblouit, nous préférons un art anonyme et laborieux, fort d'étincelles et de flammes qui traversent la nuit.

Au lieu d'un Art qui ne regarde que du côté du fini, de l'objet, de l'œuvre même éphémère - tropisme de ceux qui aiment à s'entourer de choses de valeur et y mettre à distance les autres - nous préférons la richesse et la puissance plastique d'une informité de matière dans laquelle le grand nombre trouve à s'exprimer, fut-ce contre lui-même.

Au lieu d'un Art esthète tout entier tourné vers lui-même, vers ces valeurs de beauté, de mystère, de vérité ou d'effroi, par lesquelles il cherche à transfigurer, représenter ou bouleverser le réel, nous préférons un art aussi égaré qu'enfoncé dans le monde : une technique, un geste, un regard, une voix, qui chaque fois doit se retrouver, aveugle à son chemin, dénué de moyens ; un art qui doit se réinventer comme il peut et là où il échoit : telle foi, telle loi, tel roi.

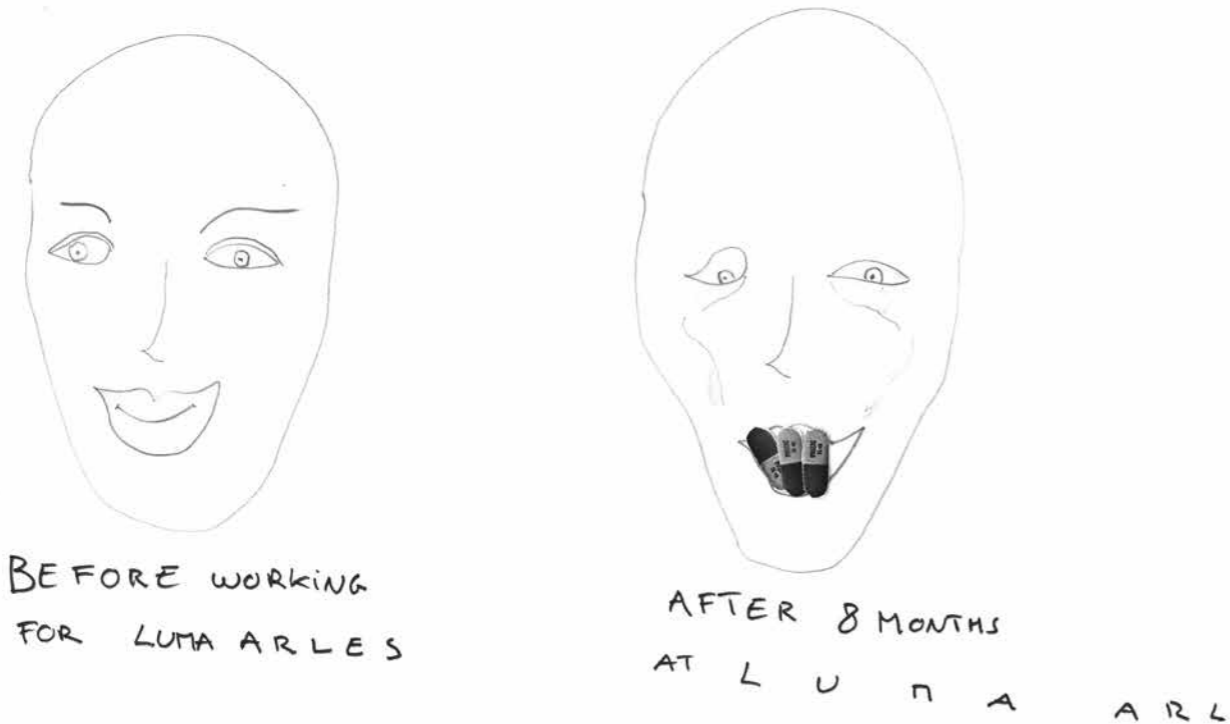
De la philanthropie en économie circulaire

À qui profite le crime ?

Le problème avec les riches - comprendre les ultras extrêmement indécemment riches - c'est qu'ils font semblant de donner d'une main pour en récupérer dix, cent ou mille fois plus de l'autre, avec des tonnes d'alibis pour nous faire croire que c'est purement par générosité et grandeur d'âme. D'accord, j'ai clairement beaucoup moins de pognon, mais encore suffisamment de neurones connectés pour ne pas gober la grosse friture avec les arêtes.

Prenons un exemple. Celui de Maja Hoffmann. Elle est l'une des descendantes du fondateur des laboratoires suisse Hoffmann-La Roche, créés en 1896¹. Les héritiers contrôlent plus de 45% du groupe. Elle est également l'héritière d'une tradition familiale de mécénat née en 1948 en faveur de l'art contemporain et dirige de très nombreuses fondations et galeries dans le monde.

1. Un des leaders mondiaux de l'industrie pharmaceutique, présent dans 150 pays, 96 000 salariés environ, chiffre d'affaires de plus de 56 milliards de francs suisses.



Dans l'univers de l'art contemporain, plus un artiste est exposé, plus sa cote monte, et plus ses œuvres se vendent cher.

Disons donc que j'achète pour 1 000€ une œuvre d'un artiste totalement inconnu, mais qui me plaît. Comme tout être humain normalement constitué qui peine à gagner sa croûte et à économiser miette après miette, avoir chez moi une toile ou une sculpture que je trouve belle m'emplit de joie et agrmente avantageusement mon nouvel appartement. Je ne l'ai pas payée très cher, et, même si je ne peux défiscaliser vu que je ne suis pas soumis à l'ISF, j'ai aidé financièrement ce jeune talent. Pour moi, fin de l'histoire.

Chez Maja, ce n'est que le début. Puisqu'elle dirige la fondation Van Gogh, elle propose que son poulain y soit exposé quelques mois (première exposition). Artiste et fondation Van Gogh sous le bras, elle propose son talent au New Museum of Contemporary Art de New York dont elle est administratrice (deuxième exposition) ce qui lui donne encore plus de crédit pour réaliser un accrochage à la Tate Gallery de Londres (troisième exposition) où elle a aussi des billes. À chaque exposition, le nom de l'artiste monte en notoriété et l'œuvre initialement achetée 1000 € en vaut maintenant mille fois plus. Vu que la mécène est également documentariste, un petit documentaire par-ci par-là pour asseoir la notoriété de l'artiste, ne fait pas de mal². Bien plus rentable que le deal de bas d'immeuble, son patrimoine personnel ne cesse de fructifier de manière exponentielle.

Alors, quand en 2014, Maja Hoffmann crée la fondation Luma, complexe culturel conçu notamment pour la production d'expositions d'art, il y a tout lieu de s'interroger sans se laisser aveugler par les discours généreux et les annonces de total désintéressement, à

qui le crime profite-t-il le plus : aux artistes (un peu), aux Arlésiens (un peu aussi, par curiosité d'abord), aux touristes (en balade architecturale entre l'amphithéâtre et la tour), au petit cercle des initiés (qui auraient bien aimé faire pareil s'ils avaient eu les sous), aux élus (qui s'enorgueillissent des emplois précaires induits)... ou bien au portefeuille de la Suisse. Je vous laisse juge.

2. Documentaire : *Jean-Michel Basquiat : The Radiant Child*. Les œuvres de Jean-Michel Basquiat font partie des collections de Maja Hoffmann.

« Fuck off, man ! »

Faire contre mauvaise fortune, fortune

« C'est bien cette tour, ça va créer de l'emploi ! » peut-on entendre quand le sujet de Luma revient sur la table de l'apéro. « Maja est une chance pour la ville ! » Une chance pour qui ? Une chance pour ses médiatrices culturelles payées au SMIC qui partent en *burn-out* les unes après les autres ? Une chance pour ses femmes de ménage qui s'esquintent dans ses boutiques-hôtels sans ascenseur ? Une chance pour les jeunes filles qui croisent le chemin de ses financiers pleins de coke ? Une chance pour qui, au juste ?

Une chance pour les Arlésiens modestes qui se saignent pour se loger ? Une chance pour qui ? Pas pour moi en tout cas. Et pas pour toi, non plus, qui voudrais y croire. Tu crois quoi ? Que tu vas parvenir et gagner en importance ? Mais tu vas finir aux portes de la ville et tu ne mangeras pas à la table des grands.

Les gens se disent de gauche et réclament le travail et la sécurité. Les gens se pensent progressistes et louent une figure d'autorité qui va leur donner du travail de larbin : « Plus besoin d'un patron d'usines qui construit nos maisons quand on a Maja Hoffmann ! »

Quelle chance, vraiment, qu'une milliardaire ait décidé de coloniser la ville.



Luma : quartier Luma / ville Luma

Ô joie Luma nous sauvera,
super la culture vivra !
Toi par contre il te sera difficile d'y vivre
à l'ombre de la tour bienfaitrice.
Tu rêvais d'une vue architecturale décadente
depuis ton balcon, ça va être coton !
Le quartier Mouleyres qui donne
sur Luma perd son identité.
Aujourd'hui, sur les annonces de locations
et de ventes, c'est quartier Luma qui a la cote.
L'augmentation des prix aussi d'ailleurs,
le prix moyen du m² est de 2642 euros !
Plus haut qu'à la Hauteur, et pourtant
en hauteur la Hauteur fait de son mieux,
Ça va continuer à grimper, cette info très nette
ne vient ni d'internet ni du cœur,
C'est pas moi qui le dis,
c'est les professionnels du secteur,
Les gens de la vraie vie.
Il va falloir te battre futur acquéreur,
car le tsunami Airbnb est en embuscade
Et compte bien remporter la bataille
et le champ qui va avec !
Finalement qui vivra là-bas ?
Certainement pas toi ni moi !

L'Art d'être Arlésien

En 30 ans, Arles (environ 53 000 habitants) est la seule ville de la région PACA à stagner en termes de population, et le taux de chômage de la cité est l'un des plus élevés de ladite région.

La ville est sous la coupe, depuis des lustres, de quelques potentats locaux.

Il ne s'est rien construit depuis le programme du groupe HLM « les Gradins » à Barriol (1975 - 1977), fort intéressant au niveau architectural.

Sur 26 000 logements recensés (14 000 maisons, 12 000 appartements), moins de la moitié des habitants de la commune (47 %) est propriétaire de son logement.

Le marché de l'immobilier atone depuis des décennies est en train de s'envoler au profit de spéculateurs en parallèle de la création de multiples « fondations » qui permettent généralement à ces multinationales de défiscaliser les dividendes de leurs principaux actionnaires.

Exemples : Pernod-Ricard : fondation Pernod-Ricard 75008 Paris ; Groupe Pinault : collection Pinault 75001 Paris ; Groupe G.G.L/Helenis : fondation G.G.L/Helenis Montpellier (34)

La fondation Luma (Arles) de l'héritière du groupe Hoffmann-La Roche (C.H) affirme quant à elle n'avoir rien à défiscaliser en France et qu'au contraire, elle y paie des impôts.

La privatisation des musées nationaux est pour demain... Vive la diaspora du CAC 40 dont le VPR est notre actuel président d'une République en fin de cycle... Ledit président étant mis en place par son prédécesseur social-traître à nul autre pareil.

Il faut remonter loin pour trouver un maire (Joseph Morizot, 1919-1932) ayant une notion d'équilibre en termes d'urbanisme au profit d'actions concertées dont : le lotissement des Alyscamps (maison art-déco) ; la salle des fêtes, qui aujourd'hui mériterait d'être réhabilitée au regard des verrues successives qui s'y sont attachées ; le lycée Pasquet ; le collège Ampère ; HBM Richepin (1930-1933).

Pour revenir au marché de l'immobilier actuel, il faut savoir que dans le quartier du Chabourlet, on ne trouve plus de maisons à moins de 300 000 euros, soit une valorisation sur 10 ans de plus ou moins 100% !!

Dans l'Écusson*, il est difficile de trouver un T2/T3 à moins de 2 000 euros le m² (souvent à rénover). Quant aux quartiers prioritaires (Barriol, Griffeuille, Trébon), ils sont pour partie laissés à l'abandon. Le revenu moyen par ménage est de l'ordre de 10 000 euros par an soit à peu près 800 euros par mois, en dessous du seuil de pauvreté.

À terme, la ville d'Arles et notamment l'Écusson, va être envahie par les galeries et les commerces de luxe dans l'esprit du XXI^e arrondissement de Paris ou Aix-en-Provence intra-muros.

Grâce à l'armada de la nouvelle « police municipale » (coef. 5), peloton cynophile compris, il sera impossible, tout au long de la mandature, pour la plèbe des quartiers de flâner, sans contrôle initial, dans le périmètre protégé de l'Écusson.

* centre historique



La Tour, dis voir

Maja n'était pas venue ici pour prendre soin des moustiques
C'est son père qui, en passant par notre plat pays, la Camargue
Se dit, quel fouillis dans cette beauté, quel brave homme, quelle éthique.
C'est ainsi que cela a commencé, et d'avoir tout protégé il se targue,

Cependant de son soutien financier, le parc régional est né.
C'est grâce à son blé que la tour du Valat peut observer
Il n'a pas tout fait mais il faut reconnaître ce qui est vrai
Lui, a aidé à ce qu'aujourd'hui, ce marais ressemble à ce qu'il est.

La pomme ne tombe pas loin de l'arbre dit-on, celle-ci est tombée sur un étron
La merde ça salit, la merde ça empeste et là, la merde ça envahit nos vies
Le père friqué qui voulait protéger passe encore, mais la fille qui nous achète pour de bon
C'en est assez, la mauvaise herbe sort de sa friche, armée de paille elle monte au front

Perchée du haut de sa tour de porcelaine, elle m'en donne la nausée
À la vue de celle-là je blêmis, laide, large et haute, quel symbole de mépris
Le ruissellement n'est pas chose actée, elle reprendra ce qu'elle a volé
Ainsi sa culture est simple, ami au portefeuille bien rempli, tu es bienvenu ici

Nous ne sommes que des mauvaises herbes soit, nous ne comprenons rien, pas un brin
L'argent en circuit fermé ne sert que ceux qui l'ont injecté, cette arnaque est bien rodée
Il est mesquin de donner des clés à quelqu'un, s'il ne sait pas où est la porte d'entrée
Les musées en sont témoins, dieu qu'il est facile de dominer quelqu'un qui en sait moins

Elle prétend investir pour l'avenir, oyez braves pauvres la culture est à offrir
L'enfer est pavé de bonne intention et ce dallage est de bonne qualité
Il faut construire des écoles, des hôtels et des musées, vous n'êtes pas invité à
y venir
Restez donc dans les cités, l'avenir est réservé, marqué chasse gardée !

Nous ne sommes pas à Troie, pourtant ce cheval semble de bon aloi
Et nous devrions rester assis, bras en croix ? Que nenni, cela suffit !
Pour vous, la culture a un prix, la culture s'achète
La culture n'exclut pas le mépris, elle ne cache pas le reste

Le ton est donné c'est Gucci et Givenchy, pas casquette et basket
Librairie, musée, galerie, venez donc, culture à vendre au plus offrant
La misère ne s'expose guère sur ce genre d'étagère, c'est un fait
Prenez garde cela dit, à trop vouloir nous faire taire, nous deviendrons violents

Je suis un révolutionnaire, pas un négociateur...

Une messe 2.0

Ce texte a été rédigé en mai 2018.

Amis Arlésiens,

J'ai eu l'opportunité de participer mercredi au « Scénario 200 » des Luma Days, qui se revendique comme un atelier de prospective pour réfléchir sur l'avenir d'Arles et de sa bio-région. Nous étions quelque deux cents acteurs de la société civile arlésienne à participer.

Nous devons, pendant toute une journée, travailler par petits groupes sur différents *scenarii* qui nous étaient proposés, autour du thème de l'hospitalité. La veille, nous étions invités à dîner en ville, afin de faire connaissance. Exercice amusant, que de se retrouver à table avec des personnes que l'on aurait sans doute jamais eu l'occasion de rencontrer dans son petit milieu (je me suis retrouvée notamment avec la directrice commerciale des Maisons d'Arles, ce qui était très instructif).

Le lendemain matin, nous avons eu droit à une « conférence » inaugurale par Raphaëlle Bidault-Waddington, qui travaille pour le LIID : laboratoire d'ingénierie d'idées. Je mets le terme « conférence » entre guillemets car il m'est difficile d'associer ce bavardage

orwellien à une conférence... L'objet était donc de nous présenter les différents *scenarii* de la journée, et de nous familiariser avec la novlangue du « Design thinking ». Vous voyez le genre ? On y parle de « culture-lab » dans un monde « open », de villes « résilientes » et « green », de processus de réflexion « bottom-to-up » grâce à des « mood-boards », mais encore de « décroisement entre vie privée et vie professionnelle » (...). On y parle aussi de « résilience », de « bienveillance », d'« empowerment » (au sens de la démarche collective d'intervention sociale ou de celui que veut lui donner la doxa néo-libérale ? Difficile de savoir.) Bon, ok, moi a priori ce sont des valeurs qui me parlent, mais j'ai quand même eu la désagréable impression d'assister à une messe 2.0 plutôt qu'à un séminaire de réflexion collective.

S'en est suivie une journée qui a commencé avec un « ice-breaker », puis des collages, une sorte de brainstorming à la noix pour au final, à la fin de la journée, réinventer le concept de repas de quartier - je vous jure (mon groupe étant supposé travailler sur les « lieux de séjour », soit tâcher de réfléchir sur les enjeux du tourisme durable). Outre le fait que je me suis mortellement ennuyée, j'ai été effarée de constater comment ces méthodes sont parvenues à appauvrir le niveau de la pensée, sachant que notre groupe, comme beaucoup d'autres, était constitué de personnes qui avaient a priori un paquet de choses intéressantes à raconter, sur un sujet vraiment intéressant. Je passe sur le niveau de langage et d'orthographe de notre « facilitateur » (qui écrit « Edonnisme » et « La Citée d'Arles » sur son « mood-board », mais bon je vais arrêter de tirer sur l'ambulance...). J'en suis sortie épuisée, déprimée, avec la fâcheuse impression d'avoir été instrumentalisée, mais dans quel but ?

Bon, mais au fond c'est quoi le problème, et pourquoi cela mérite-t-il que je vienne m'incruster dans votre boîte mail ? On pourrait juste en rire. Je ne suis certainement pas la seule à avoir ce point de vue, beaucoup de participants étaient là comme moi pour voir, tâcher de comprendre ce qu'il se passe et prendre part au processus, qui se fera de toute façon, avec ou sans nous. Il faut bien jouer le jeu me dit-on. Je comprends bien qu'il s'agit pour un projet « hors-sol » de trouver un ancrage et une légitimité. Pourquoi pas. Mais la seule véritable question qui méritait d'être posée a été soigneusement évitée tout au long de cette journée : c'est celle de la gouvernance et de l'articulation entre public et privé. Car au final, à qui sont destinées ces idées qu'on nous a demandé faire émerger ? Aux designers en résidence à l'atelier Luma ? À la fondation ? À la Ville ? Aux citoyens qui voudraient s'en emparer ? Et au fond, qui décide ? Quelle est l'idéologie qui sous-tend tout ça ? J'entends depuis le début que la fondation Luma est une opportunité pour Arles, que grâce à la culture, nous avons échappé au destin de Beaucaire et Tarascon. On parle encore et toujours de l'effet Bilbao... oui mais. D'une part, la vie culturelle n'a pas attendu la fondation Luma pour exister à Arles. Ni la vitalité de la vie associative et des initiatives citoyennes. Ensuite, parlons du fameux effet Bilbao : une bonne fois pour toutes, n'oublions pas que le contexte historique et géographique est complètement différent. Bilbao, ville de 350 000 habitants, port sur l'Atlantique, à l'intérieur de la communauté du Pays basque, encore très industrielle dans les années quatre-vingt. C'est un plan public de 750 millions d'euros du gouvernement du Pays basque, de la région Biscaye et des municipalités concernées qui a organisé la réactivation économique et a proposé à la fondation Guggenheim de venir s'installer dans ce cadre *défini par les collectivités locales*.

« On y parle de « culture-lab » dans un monde « open », de villes « résilientes » et « green », de processus de réflexion « bottom-to-up » grâce à des « mood-boards », mais encore de « décroisement entre vie privée et vie professionnelle ».

Aujourd'hui, j'ai la désagréable impression de ne plus savoir qui gouverne à Arles. J'apprends aussi à l'occasion des Luma Days que c'est la Ville qui sera chargée de l'entretien du parc paysager de Bas Smets, car Maja Hoffmann a demandé à la Ville de mettre la main à la poche (vu que le parc va profiter à tous les Arlésiens). Pour avoir assisté à quelques conseils d'école à Pichot en tant que déléguée des parents d'élèves, j'ai vu le temps que prenait la simple démarche de solliciter la mise à disposition d'un vidéoprojecteur par la Ville. Sans parler du reste. Et je commence un peu à l'avoir mauvaise.

Pour finir, et après j'arrête avec Orwell, un petit rappel de ce qu'est la « novlangue » : *Le principe de la novlangue est simple : plus on diminue le nombre de mots d'une langue, plus on diminue le nombre de concepts avec lesquels les gens peuvent réfléchir, plus on réduit les finesses du langage, moins les gens sont capables de réfléchir, et plus ils raisonnent à l'affect. La mauvaise maîtrise de la langue rend ainsi les gens stupides et dépendants. C'est donc une simplification lexicale et syntaxique de la langue destinée à rendre impossible l'expression des idées potentiellement subversives et à éviter toute formulation de critique de l'État, l'objectif ultime étant d'aller jusqu'à empêcher l'« idée » même de cette critique.*

Remplacez le mot « État » par « fondation Luma ». Ça vous rappelle quelque chose, pour ceux qui ont assisté à la conférence mercredi matin ? Vous pensez que j'exagère ? Peut-être. Mais je crois que nous sommes confrontés à la nécessité de penser collectivement ce qui nous arrive, car pour l'instant, en ce qui me concerne, je me sens un peu comme un lapin pris dans les phares d'une bagnole. Alors que faire ? Se positionner contre ne sert à rien, être en colère non plus. Les prochaines municipales sont dans deux ans, et nous ne sommes

pas à l'abri d'un « Brexit culturel », comme le soulignait pertinemment Olivier qui était dans mon groupe. Moi en tout cas j'ai besoin d'en parler, et d'avoir votre avis, et vos impressions. Et je m'excuse auprès de ceux qui me trouveront relou avec ça !

Enfin, face au « design thinking », je me disais, si on reparlait un peu d'éducation populaire ?

Maja Hoffmann (Arles) World Resort

Ce texte a été rédigé en novembre 2019.

La reine, ses valets

Arles est le théâtre d'une comédie qui ne fait plus rire grand monde, à l'exception de quelques élus politiques insignifiants et serviles à la botte d'une seule personne qui n'a, elle, besoin d'aucun mandat pour régner sur la ville d'Arles. Le tapis rouge qui se déroule sous ses pieds à mesure que se déploie son appétit d'hégémonie se révèle sans limites. Les petites mains des courtisans empressés le tricotent à toute allure, dans l'espoir que l'impératrice daigne les laisser y poser un orteil.

Les élections municipales approchent et le ronron médiatique se délecte du spectacle offert par les personnages de cette mascarade démocratique. Pensez donc : un maire communiste® en place depuis dix-huit ans qui ne se représente pas, deux de ses lieutenants historiques qui se disputent son poste, un ancien directeur de France Télévisions pas tout à fait escroc mais déjà condamné par la justice, une députée LREM qui ne doit son existence politique qu'à la fable du front républicain face à l'épouvantail FN et un ou deux autres spécimens de la droite républicaine, xénophobe, ou les deux.

Mais l'élection est déjà jouée, car tous les prétendants au trône de papier s'inclinent devant celle qui recueille leur unanimité et dont le pouvoir fait taire toute velléité contestataire.

Maja Hoffmann ou l'art du Lexomil

Maja Hoffmann – 420^e fortune mondiale – règne sur la ville. Sa richesse indécente, jetée à la figure d'un territoire largement paupérisé, est le fruit d'un empire familial : l'entreprise pharmaceutique Hoffmann-La Roche, dealeuse de Lexomil et de Valium. Afin de donner un sens à son existence monotone d'héritière, la milliardaire suisse a d'abord collectionné des œuvres d'art, passe-temps favori des très-riches en manque de reconnaissance ou d'investissements. Elle a donc logiquement – époque oblige – monté sa petite fondation, Luma, sobre contraction des prénoms de ses enfants Lucas et Marina. Intitulé qui a le mérite de la transparence, à moins qu'il ne s'agisse de naïveté, quant à la destination dynastique de l'entreprise.

Et puis, au début des années 2010, Maja Hoffmann a jeté son dévolu sur Arles. Si son projet de colonisation du territoire et des esprits s'est d'abord fondé sur des alibis artistiques, il est aujourd'hui devenu un concept protéiforme sous la marque « Luma Arles ». L'entité est d'autant plus difficile à cerner qu'elle-même prend bien soin de ne pas se définir. La seule chose qui soit parfaitement claire dans le message, c'est que Luma Arles est tentaculaire et que personne n'échappera au rouleau compresseur.

Luma Arles s'infiltré partout. D'abord en capitalisant sur le patrimoine artistique préexistant, qui ne lui doit rien – les Rencontres de la photographie et autres vangogheries –, mais aussi en pariant sur l'avenir : le lycée professionnel (et public) est dorénavant doté d'une « promotion Luma ». Sans oublier, au passage, de poser son label sur divers festivals de musique et autres festivités à peu près populaires. Puis, petit à petit et de façon de plus en plus décomplexée, Luma Arles en vient à faire l'essentiel de sa publicité sur ses hôtels et ses restaurants. Ou comment l'art contemporain est une porte d'entrée pour finir par faire comme tout le monde : vendre des nuitées et des salades César aux touristes.

Colonialisme culturel à la sauce milliardaire

C'est qu'au-delà de l'art, la névrose bourgeoise prétend désormais s'employer à faire le bien autour d'elle. Elle revendique, sans peur du ridicule, son engagement pour la création sous toutes ses formes, mais aussi pour l'environnement, pour l'éducation, pour les droits de l'homme (*sic*), et pourquoi pas changer le monde tant qu'on y est ? Elle se met donc à organiser des séminaires tout ce qu'il y a de plus sérieux et prestigieux. Les salles sont aux trois quarts vides, mais qu'importe : ça fera de bien belles images, qui donneront lieu à de bien belles publications qui assureront sa bien belle communication – là-bas, très loin, où personne ne saura que localement, malgré ses escadrons de communicants, elle n'implique absolument personne.

On peut en rire. On peut aussi commencer à percevoir un peu plus nettement ce qu'est Luma Arles : un projet de domination

culturelle, économique et politique mené sans entrave, sous nos yeux, par une missionnaire civilisatrice, avec une élite mondialisée à son service. Un empire.

Le caillou dans la Louboutin

Trois hôtels de luxe, cinq restaurants, une ancienne friche SNCF de douze hectares reconvertie en complexe culturo-gastro-écologico-architectural, la présidence au conseil d'administration de la fondation Van Gogh et le grade de « personnalité qualifiée » à celui des Rencontres de la photo d'Arles... Voilà quelques-unes des distractions arlésiennes de Maja Hoffmann. La mégalomanie de la princesse va jusqu'à lui faire ériger une tour en acier de cinquante-six mètres de haut que l'on peut voir à des dizaines de kilomètres à la ronde. L'érection de sa puissance ne rencontre qu'un seul obstacle, mais de taille : les Arlésien·ne·s.

Car leur manque de reconnaissance, elle en souffre. Nous avons pu récemment nous en rendre compte, lorsque des gueux ont osé questionner le fait que la ville d'Arles s'empresse de vendre à sa milliardaire préférée un bâtiment d'exception de la commune, sans appel à projets ni même consultation des propriétaires : nous.

Le mois dernier, un journal local a soigneusement détaillé les enjeux de la vente d'un « bijou communal » de 1 000 m², admirablement situé entre l'hôtel de ville et le théâtre antique, pour en faire un énième hôtel de luxe étiqueté Luma Arles, ou pourquoi pas une résidence d'artistes Luma Arles, peu importe. Maja Hoffmann a peut-être

levé un sourcil, alertée de l'article de presse par sa garde rapprochée, mais nous ne le saurons pas. Et puis, la nouvelle de l'imminence de cette vente s'est propagée à travers la ville. Moment de cristallisation d'un irrépressible sentiment d'injustice et de dépossession, nourri et porté par la lutte des gilets jaunes arlésiens depuis dix mois et plus largement par la mécanique d'une résistance invisible de nos corps à l'oppression de la richesse ostentatoire et dégoulinante de Maja Hoffmann. Qui lève un second sourcil.

Les candidats en carton, aussi soucieux de l'intérégénéral que la milliardaire de nos existences, se mettent tout de même à transpirer un peu d'être soudain catapultés sous les feux des projecteurs électoraux. D'habitude, ils bradent allègrement la ville dans la pénombre des conseils municipaux, avant de mettre les administré·e·s devant les méfaits accomplis. Leur dilemme : comment ne pas froisser la monarque tout en sauvant les apparences d'une prise en compte sincère des réticences du bas peuple ?

« Je me trouve à nouveau utilisée et stigmatisée » #ouinouin

Nous sommes le 24 septembre, veille du vote pour ou contre la vente en conseil municipal. La reine en son palais a cette fois carrément froncé les deux sourcils. Depuis trois jours, elle dort mal. Il ne saurait lui suffire de pertinemment savoir que les élus lui offriront demain son hôtel et après-demain tout ce qu'elle pourrait venir à désirer encore ; qu'aucune concurrence ne peut rivaliser avec sa propre faculté à allonger les billets qui depuis le berceau lui tombent tout

« Privilège de dominant :
s'exclure des oppressions
systémiques et structurelles
pour donner à ses actes
le visage de l'action
individuelle. »

1. <https://larlesienne.info/2019/09/25/un-bijou-municipal-en-passe-de-tre-vendu-a-maja-hoffmann2>

frais entre les mains sans que jamais elle ait eu à bouger le moindre auriculaire ; que la farce démocratique n'a plus depuis longtemps aucune espèce de poids dans un système où la richesse est la vertu cardinale et où elle a touché le jackpot. Non. Maja Hoffmann, en plus, elle voudrait que la plèbe applaudisse.

Alors Maja Hoffmann prend sa plume, ou celle de ses scribes, et écrit au maire une page de plainte touchante¹, que bien évidemment elle rend publique. À la lecture de cette pleurnicherie de très-riche, une profonde émotion étreint le·la lecteur·rice : l'écœurement. Abjecte mise en scène de sa souffrance. L'impératrice est *déconçue, brutalisée, stigmatisée* et aurait tant espéré que son projet colonisateur ne soit pas si mal compris par les autochtones. Elle veut notre bien et nous refusons sa générosité. Le pauvre est si ingrat ! Le choix des mots, l'opportunisme de la rédaction à la première personne dans le but de susciter une empathie réflexe ont une résonance particulièrement répugnante pour le·la lecteur·rice qui fait l'expérience de la brutalisation réelle - policière, par exemple -, de la stigmatisation concrète - raciste ou sexiste, pour ne citer qu'elles. Cette chouinerie médiocre est une violence de plus infligée aux personnes qui éprouvent les processus d'oppression dans leur existence. Mais forte de sa croyance profonde dans sa mission civilisatrice pour l'intérêt-général, Maja Hoffmann, aveuglée par sa condition de classe, est bien incapable de comprendre la charge de scandale et de violence contenue dans ses mots.

En vertu de la loi de la hiérarchie des compassions, nul doute que certain·e·s auront été attendri·e·s par son chagrin, probablement sincère et en cela même obscène. Cette compassion devant la peine du puissant tient largement au fait que la mystification bat son plein :

effacer toute trace de son pouvoir hégémonique et destructeur pour offrir aux Arlésien·ne·s le visage de la candeur et de l'innocence, celui du don de soi pour l'intérégénéral. Amen.

Infrasons

5 septembre 2019, jour du vote au conseil municipal. 60 personnes ont répondu à l'appel d'un simple message téléphonique partagé, en pleine semaine et en pleine journée. Les banderoles du rassemblement, devant la mairie, donnent le ton : « Casino, hôtels, restos : Arles ambition zéro », « Arles, nécropole de riches » ou encore « Stop Majapoly ». Rappeler les évidences d'une scène arlésienne où l'art fait figure de vertu et de sésame pour riches en mal d'extension de puissance.

Les présent·e·s pointent du doigt l'absence d'imagination politique. À la progressive dilapidation du bien public, à l'organisation de l'amenuisement des lieux ouverts à tou·te·s, à la contestation même, les élus de tous bords ne trouvent à opposer que l'incapacité de la municipalité à conserver et rénover les bâtiments publics, faute de moyens... Le fatalisme économique est l'horizon indépassable d'élus bas de plafond. À ce jeu, la milliardaire et quelques autres rapaces auront vite fait d'occuper chaque quartier, chaque rue, pour y imposer une population aisée et friande d'une culture hoffmanno-compatible.

Et puis il y a les camarades qui ne sont pas venu·e·s. Ceux qui encaissent ces gifles à des degrés divers pour sauver leurs conditions matérielles d'existence, ne pas compromettre une carrière

- ou rien qu'une saison - dans tous les secteurs où Maja Hoffmann fait la pluie et le beau temps. Parce qu'évidemment, dans une ville où le taux de chômage flirte avec les 16 %, tout le monde ne peut pas se payer le luxe de snober Luma Arles, ses belles promesses et plus concrètement ses CDD au lance-pierre. Se griller auprès de cet employeur (aka « starter », « partenaire », etc.) est délicat. Aux Arlésien·ne·s et locaux reviennent plutôt, sans surprise, les emplois peu qualifiés - pour les postes à responsabilité et à prestige, on recrute ailleurs. Dans ces conditions, le rapport de force économique verrouille l'expression et muselle la contradiction. Notre « nous » amputé de ces voix.

Quant aux conseillers municipaux, aucun ne daigne venir à la rencontre des personnes qui portent à la fois la critique et une imagination politique qui a depuis longtemps déserté le conseil municipal. Tous évitent soigneusement le rassemblement. *La Provence* fait son travail de journalisme selon ses standards et les nervis de Maja Hoffmann photographient les manifestant·e·s.

Le devenir-paillasson

Le conseil municipal s'ouvre. Spectacle politique navrant où chacun joue sa partition selon les étiquettes partisanses - en tendant l'oreille, on distingue en effet quelques modulations d'un orateur à l'autre. Mais il y a un point sur lequel l'harmonie est complète : chaque groupe « politique » commence en préambule par chanter méthodiquement les louanges de la milliardaire durant d'interminables minutes. La vision de la ville, l'avenir de la ville, c'est bien entre

les mains de Maja Hoffmann que les placent ces courtisans en papier mâché, tous bords confondus. Maja Hoffmann est le seul point sur lequel l'unanimité est quasi parfaite, celle qui donne le *la* à l'orchestre.

La présence de deux journalistes payés par Luma pour venir filmer ce conseil influence-t-elle la performance des interprètes ? Même pas sûr. Rapport de force à tous les étages : tous ces potentiels futurs maires d'Arles ne peuvent eux non plus se permettre de critiquer, même mollement, celle dans la main de qui ils viendront dans six mois becqueter quelques miettes. Une brochette de pantins sans échine politique, qui font mine de se disputer le titre de meilleur paillason sur lequel la monarque viendra distraitemment s'essuyer les pieds.

En quarante-cinq minutes l'histoire est pliée. La ville a fait une excellente affaire : Maja Hoffmann déboursa 1,4 million d'euros (soit l'équivalent, pour elle, du prix d'un café). Et si on lui en avait demandé deux fois plus, l'histoire se serait déroulée exactement de la même manière (garçon ! un allongé !). Elle possède donc à présent près de la moitié d'une rue en plein centre-ville, dont elle fera par ailleurs ce qui lui chante puisqu'aucune garantie ne lui a été demandée quant à l'affectation du bâtiment acquis. Hôtel de luxe ou résidence d'artistes, du pareil au même : notre bien commun, notre propriété collective, passe aux mains de l'instance privée. Elle restreint notre espace public, elle rabougrit nos possibles, elle nous dépossède de notre ville.

Sans nous

Maja Hoffmann n'apprécie guère qu'il soit rappelé qu'elle est milliardaire. Maja Hoffmann ne voit pas en quoi la précision est pertinente car (à l'évidence) son engagement personnel est totalement désintéressé. Privilège de dominant : s'exclure des oppressions systémiques et structurelles pour donner à ses actes le visage de l'action individuelle. Quant à nous, nous percevons assez facilement que la raison pour laquelle nous ne rachetons pas une ville entière pour la façonner selon nos désirs, c'est précisément que nous ne sommes pas milliardaires. Raison indépassable et suffisante. On ne s'affranchit des rapports sociaux que lorsqu'on les domine.

C'est aussi pourquoi nous ne nous laisserons pas prendre au jeu de la personnalisation du projet hégémonique de Maja Hoffmann. Elle est une ennemie de classe et une adversaire politique. Cela nous suffit. Nous ne voulons pas la connaître. Et nous ne sommes définitivement pas assez dupes ni assez crétin·e·s pour nous laisser séduire par ses stratégies de communication. Nous sortons du silence pour planter le décor et dévoiler ici et autant que possible la mécanique de colonisation de notre ville par une héritière pharmaceutique. Désormais nous ne nous tairons plus.

Nous ne sommes pas la matière première chic, friquée, autorisée et élitiste dont se nourrit l'empire de Maja Hoffmann. Nous ne serons pas sa chair à canon.

Arlésien·ne·s, travailleur·euse·s, artistes, gilets jaunes ou tout ça à la fois : sans nous, Maja Hoffmann ne peut rien. Elle le sait. Nous aussi.



"5 balles et un mars pour la personne qui m'explique exactement à quoi va servir la Tour."

"Contre l'envie de pénis atrophié de Maja H. et son monde."

"Chaque fois que je tombe sur une banque suisse, je crache."

"Vous savez pourquoi y'a pas de balcons aux fenêtres des grandes tours ? C'est pour éviter que les gens qui y travaillent en sautent. Bienvenue à Luma ! La Tour qui anticipe le suicide de son personnel !"

"Avant, sous la Tour, c'était une nécropole. Espérons que vous avez formé une équipe de ghostbusters écoresponsables, ou au moins fait brûler de la sauge car je crois que les morts vont se torcher avec vos ustensiles en algue de cul."

FAUX- MAGES

Avec la tour comme ZAD

L'argent ça n'a pas d'importance, ce qui est important c'est les idées.

Maja Hoffmann, 454^e fortune mondiale, mai 2021.

Ma première rencontre avec Maja Hoffmann eut lieu lors de la sortie du premier numéro d'un journal qui en traitant du sujet de la fondation Luma donnait le LA de sa ligne éditoriale. Fraîchement arrivé sur le territoire et n'ayant encore pas complètement compris en face de qui je me trouvais, je lui posais cette question qu'elle n'avait alors entendu qu'un petit million de fois « mais, pourquoi Arles ? »

La réponse qu'elle donne à peu près tout le temps est également celle que sortira aussi De Carolis à son pôle d'Arles trois ans plus tard : « je suis d'ici ». Sauf que ce n'est pas la réponse qu'elle m'a donnée. Car la réponse « je suis né ici » ne concerne en fait que le résultat à l'avantage d'Arles de la mise en concurrence de toutes les petites villes de la planète. La vraie question était : « pourquoi pas à New York ? »

Et sa réponse fut : « Nous (les milliardaires) on fuit les grandes villes ».

On est en 2017, à l'époque Nicolas Hulot n'a pas encore démissionné, Greta Thunberg n'existe pas encore et *Les Inrocks* ne se décideront à publier le premier article de la presse française sur l'effondrement à venir qu'un an plus tard. Je vais mettre plusieurs semaines à comprendre ce qu'elle me raconta ce jour-là. C'est en découvrant les chiffres, « 8000 à Chicago, 7000 à Paris, 6000 à Londres : les ultra-riches quittent les grandes villes », dans le bouquin de Pablo Servigne, que tout s'éclaire. Les milliardaires filent à l'anglaise parce qu'ils savent que le chaos a déjà commencé.

- Mec, la fondation date pas de 2015, elle avait ce projet bien avant.
- Évidemment, et ce n'est pas pour rien.

En mai 2019, pendant les Luma Days, je m'entretiens quelques minutes avec André Hoffmann, le frère de sa sœur. Il m'explique que « le monde de l'entreprise » est en train de changer, qu'il aura fallu trente ans pour que ses camarades de classe comprennent que la planète part en fenouil. Les Hoffmann, il faut leur reconnaître au moins ça, sont parfaitement au clair de la situation désastreuse de la planète. Et tout autant de la situation très particulière du territoire d'Arles. Commune la plus vaste de la France métropolitaine située dans des zones humides (dont la tour du Valat, que préside André Hoffmann, travaille à la préservation), Arles offre des statistiques aussi inédites que spectaculaires en termes de suffisance alimentaire. En cas d'embargo, 95% de la population du territoire pourrait survivre sans encombre. Pour info, une ville écolo comme Grenoble, c'est 2%.

Pendant ces mêmes Luma Days, il a été question d'îlots et d'archipels. Maja Hoffmann citait Édouard Glissant comme un prêtre son

bréviaire, répétant comme une antienne qu'il fallait construire des ponts, des liens, des interconnexions entre les mondes. Les îlots, les zones préservées au milieu du reste qui patauge dans la semoule, c'est une idée somme toute assez lucide du monde en devenir. Un monde en devenir que Luc Hoffmann et ses petits copains, le mari de la reine d'Angleterre, Huxley et le prince Bernard de Hollande avait parfaitement cerné en créant le WWF. L'idée de cet organisme était à l'origine de créer des zones préservées (dont la version Alpha est ni plus ni moins que la tour du Valat) de la destruction de l'homme. Ce qui concrètement dans son acception la plus caricaturale consistait à empêcher les autochtones de chasser les bestioles qu'ils comptaient bouffer afin que nos bonshommes puissent encore en trouver quand ils viendraient faire leurs safaris.

L'arche de Crésus

Pour autant qu'on sache, Maja Hoffmann n'est pas *safari-friendly*, en revanche elle est très *artwashing*. Ses zones de préservation à elle, ses îlots, ne seront pas foisonnantes de rhinocéros, mais de Gilbert et Georges. C'est en tout cas ce qu'on peut penser de prime abord. Elle crée des zones de préservation de la culture pour le jour où ça pétera bien comme il faut. Une sorte de bibliothèque d'Alexandrie de l'art contemporain.

Mais tout ceci est faux, Ringo, car en fait, Maja est le fort, nous sommes les faibles, et elle, Maja Hoffmann essaie, au prix d'un effort harassant, Ringo, de protéger les forts.



« Nous, les milliardaires, nous fuyons les grandes villes ».

On a tendance à critiquer son œuvre à travers le biais du tourisme de riche. À dire qu'elle construit un musée pour snob à ciel ouvert. Mais ce n'est pas d'un musée qu'il s'agit, pas d'un lieu temporaire où les Parisiano-New-Yorkais viendraient se faire dorer la pilule en été en retrouvant en plus calme ce qu'ils ont chez eux. Les « Maisons d'Arles » portent parfaitement leur nom. Il ne s'agit pas d'hôtels, mais bien de lieux d'accueil à plus ou moins long terme. Il s'agit en réalité d'un projet d'espace d'accueil pour gens du voyage à haute valeur ajoutée.

Exode central

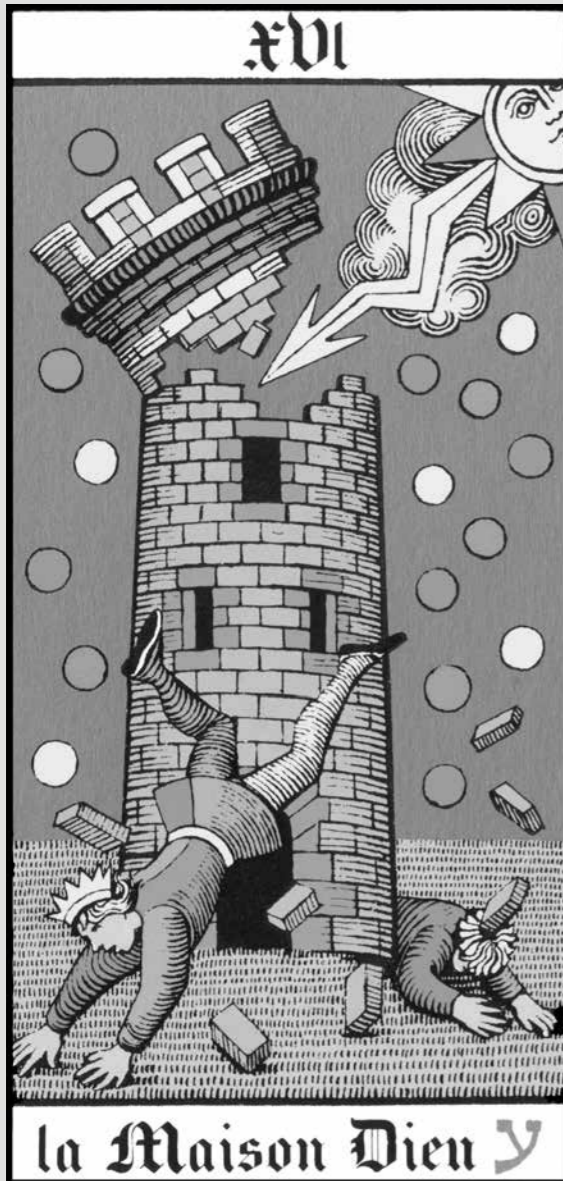
« Nous les milliardaires, nous fuyons les grandes villes ».

Avec son centre d'art contemporain, avec ses maisons d'Arles, Maja Hoffmann prépare tout simplement le terrain à l'arrivée des grandes fortunes du monde qui pourront, quand Paris sera plein de gilets jaunes et New York d'épidémies, retrouver chez nous ce qu'ils avaient chez eux.

Ce n'est pas de la gentrification, c'est une invasion. À l'instar de son père, Maja Hoffmann crée un archipel, une zone de préservation des espèces rares, une arche de Noé pour milliardaires. Une arche à partir de laquelle ils pourront s'abriter des agressions extérieures.

En d'autres mots, une zone à défendre.

La ZAD de la tour.



La langue des oiseaux, ici convoquée comme méthode, ne concerne jamais les personnes mais seulement les mots qui les évoquent et les invoquent. Qu'importe que M.H. existe vraiment comme chose, car ce qui nous intéresse c'est la puissance occulte des mots qui la recouvrent, l'enveloppent, la font disparaître comme individu et la font advenir comme fanal du désastre, et signe des temps crépusculaires.

L'Avorteuse et le bleu-bite

Ce qui distingue la Kâli-Yuga, l'âge noir annoncé par la cosmologie hindoue, des doctrines de l'effondrement, c'est que dans l'apocalypse prophétisée par les traditions orientales, les signes avant-coureurs ne sont pas à repérer dans la perte de biodiversité ou dans la catastrophe climatique, mais dans un ensemble de signes civilisationnels qui sont autant de marqueurs de la dévastation intérieure et symbolique de l'époque. Si la psychiatrie clinique découvre soudainement que notre siècle est d'abord celui de l'effondrement du symbolique et du Grand Remplacement de la névrose ordinaire par des psychoses de masse, elle se contente de redire finalement, dans son vocabulaire à elle, les grandes intuitions millénaires de toutes les traditions spirituelles, que l'on se tourne du côté de l'Inde ou vers les Edda scandinaves avec le Ragnarök, ou encore dans l'Égypte tardive avec les chapitres XXIV et XXV de l'Asclépios. À chaque fois, la disparition de la civilisation est signalée par ce qui cause vraiment son déclin, à savoir l'écroulement de structures spirituelles et la dégringolade des ossatures psychiques qui vont avec. Or l'affaissement de la vie intérieure se manifeste également par la ruine des signes par

quoi elle se manifeste, que ce soit l'univers du langage, celui des rêves, mais aussi des récits et du bâti. On n'a donc jamais mesuré que la sixième extinction des espèces n'est rien devant la colonisation du psychisme humain par la marchandise spectacularisée. À ce titre, les collapsologues auraient beau jeu, pour essayer de ne pas être emportés par *la dévastation qui vient*, et pour envisager une riposte, voire une offensive insurrectionnelle qui tarde à venir, ils auraient beau jeu, dis-je, de ne pas parler avec la langue de l'Adversaire. Car penser et dire la fin du Capitalocène et de la techno-industrie avec les mots mêmes de cette dernière, énoncer des chiffres et des statistiques, essayer de conscientiser les contemporains en recourant aux modalités même de la pensée techno-rationnelle, c'est vouloir lutter contre le déclin, mais en être les promoteurs. Les collapsologues sont tous venus de la science universitaire et de la technique instrumentale, ils recourent au même langage, un langage vidé de toute charge symbolique, de toute puissance poétique, de toute armature ésotérique. Analysant l'effondrement civilisationnel avec les mots mêmes qui causent l'effondrement symbolique et spirituel, ils sont les idiots utiles du système et, comme leurs grands frères staliniens d'il y a cent ans, croient œuvrer pour le prolétariat en le passant au peloton d'exécution. Le drame est bien là : il faut se garder de notre droite, qui travaille à l'écocide par le capitalisme ; et il faut nous garder de notre gauche, qui prolonge et planifie l'extermination de toute humanité en l'homme par le *traitement désymbolisé des luttes*.

Tout combattant dans l'âge sombre de la Kâli-Yuga, tout partisan de l'insurrection et de la lutte bientôt armée, tout hétérotope travaillant à construire des poches de résistance et des archipels de socialité clandestine, doit donc troquer la méthode désymbolisante des

collapsologues contre une autre. Celle-là, je la nomme, *lecture ésotérique du quotidien*, en ce qu'elle disloque et disqualifie la parole désubjectivée, ruine la clarté communicationnelle et restitue à l'âme - comme principe de l'ineffable - sa vertu cryptique. Cette méthode, c'est celle de la langue des oiseaux, telle que pratiquée depuis des siècles (et l'alchimiste Robert Marteau la repère déjà chez Homère), et dont l'une des déclinaisons fut, depuis l'arrivée des Gitans en Camargue, l'argot, la langue secrète des Frères Errants (*Ach Brojsch* en yiddish).

Je voudrais donner ici un exemple de cette méthode en procédant en deux étapes. Je soumettrai Maja Hoffmann et sa tour Luma à une écoute symbolisante. Je chercherai à les lire toutes deux comme des anti-symboles, comme deux symptômes de la psychose dominante, celle de la perte du symbolique. Je chercherai ensuite à les associer pour comprendre quelle histoire elles nous racontent sur cette période de fin du monde. Je veux chercher à penser cette conjonction pour un signe manifeste de l'effondrement du monde, de ce monde, dont nous ne voulons plus, et dont Maja Hoffmann et sa tour sont le dernier couple de dinosaures.

*

On sait que le prénom Maja renvoie à la racine hébraïque qui évoque la goutte d'eau de mer, le liquide matriciel, et par extension, tout l'imaginaire de la féminité hydrante et nourricière. Marie et Myriam dérivent d'ailleurs de cela. Mais d'Hoffmann, on sait moins qu'il signifie étymologiquement en allemand, l'homme de cour, soit le courtisan. De telle sorte que *Maja Hoffmann est la matrice et le*

fonds utérin duquel sort le putassier des princes, l'aristocrate qui vit aux dépens de qui il flatte, le flagorneur qui encense et baise la main qui le nourrit.

Or sa tour se « dresse » à Arles, cité qui doit son nom au gaulois *Arelate*, « ce qui est face à la plaine marécageuse ». Il y a donc ici un double enchevêtrement symbolique extrêmement riche de sens. D'une part la cour et l'or du palais (Hoffmann) se mêlent à la fange et à la vase. D'autre part, les eaux fécondes de la Mère Universelle (Maja) se confondent avec les boues et les eaux cloacales des marécages. Comment comprendre cette rencontre entre les boues et l'intrigue, entre la Source universelle de l'afféterie mondaine, et les eaux troubles de l'indétermination (Arelate) ?

C'est sans doute parce qu'il s'agit moins de *mélange* que de *descente*. Ce qui se décrypte derrière le rébus de *Maja Hoffmann en Arelate*, c'est moins la conjonction des opposés (eau de vie/ eau de mort ; courtisan/bourbier) que la dégradation du principe aristocratique en son contraire. Que Maja Hoffmann *descende* à Arles signifie analogiquement que l'exigence de royauté s'embourbe et s'engluie dans le marécage de l'indifférencié. Cette chute du principe solaire dans la boue, c'est bien toute l'aventure du siècle qui se pose comme une anti-alchimie. Ce n'est plus le plomb qui se convertit en or, mais l'or qui se change en plomb. Là est le vrai glyphe de la venue de la milliardaire en terre de Camargue. Elle est l'incarnation, sans qu'elle le sache, de l'involution spirituelle de notre temps, celui de l'alchimie à rebours. Or si l'alchimie est la promesse de l'immortalité, ce qui se donne à voir dans la descente de la Mère des aristocrates déchus dans la boue de l'informe, c'est d'abord la nécrose, la ruine et le pourrissement. On croit que Maja Hoffmann descend dans un hôtel

à Arles. En vérité, c'est le ventre de la corruption de toute grandeur qui se répand dans la fange.

*

Sa tour illustre à merveille ce que la langue des oiseaux enseigne. Cette tour est morte avant même d'avoir été érigée. Illustration scandaleuse du Capitalocène, dégueulis monumental de béton, de verre, de climatiseurs et de ferraille, cette tour est déjà un vestige du monde passé et une ruine avant même qu'elle soit inaugurée. Mais la tour s'appelle Luma, en l'honneur à ses deux enfants, Lucas et Marina. Lucas, on le sait bien dérive de *lux*, la lumière. Quant à Marina, elle est un dérivé de Marine, elle-même se rapportant à la mer. Voilà donc que cette tour de cinquante-six mètres commence par la lumière et finit par la mer. Prenons-la au mot. Lorsque la lumière solaire pénètre l'élément marin, jusqu'à cinquante mètres de profondeur, on est en zone oligophotique, où la photosynthèse est encore possible, où le nuancier chromatique est perceptible. Passée cette limite, précisément à hauteur de la taille de la tour, les végétaux verts se raréfient et meurent, les couleurs s'assombrissent, disparaissent pour ne laisser la place qu'à un bleu nuit toujours plus profond. Les cinquante mètres de profondeur marine suffisent pour que la lumière naturelle s'appauvrisse et que tout le décor soit de bleu.

Or le bleu a toujours été associé à l'impuissance. Évoquant le ciel, contre le rouge qui en appelle à la force, que ce soit celle du sang, de la pourpre des empereurs, de la passion amoureuse ou de la révolution, le bleu renvoie aux valeurs inverses qui sont celles de la méditation ou de la candeur. Ainsi de la Vierge, qui apparaît toujours de bleu vêtue. Le vocabulaire ordinaire moque d'ailleurs gentiment

l'incapable, le novice ou l'innocent en le traitant de « bleu ». C'est donc que cette tour-là, rattachée symboliquement à l'empire du bleu, n'est pas associée à la puissance et à la force, mais au contraire à la faiblesse et à la mollesse. D'ailleurs, il suffit pour s'en convaincre de constater sa forme. Si l'architecte Gehry s'est fait une spécialité des maisons tordues, la tour Luma évoque un pénis ramolli qui peine à se dresser sur les sommets d'Arles. Du temps où les bagnards de Cayenne étaient condamnés à passer le reste de leur vie en geôle, ils se mettaient parfois en couple, le détenu jouant le rôle de la femme se faisait alors tatouer le sexe en bleu. Ainsi signifiait-il aux yeux de tous qu'il renonçait à en faire usage et, dans la relation sexuelle, adoptait une position passive. Si la tour Luma est bien un phallus passé au bleu, une bleu-bite en somme, cela signifie donc qu'elle est une figuration de l'impuissance sexuelle et de la passivité pénienne.

Ce que nous raconte Maja Hoffmann qui descend à Arles pour y bâtir sa tour Luma ? L'histoire de la rencontre improbable entre l'avorteuse de toute grandeur et un bleu-bite...

*

Ainsi donc cette brève méditation en langue des oiseaux aura permis à nos lecteurs, nous l'espérons du moins, de réactiver une lecture ésotérique de cet événement. Là où des esprits dévastés intérieurement cultivant la psychose dominante du siècle qu'est l'effondrement symbolique croient voir une avant-garde ébouriffante de la culture ou une injure à la Camargue, nous voyons autre chose et autrement. Nous lisons cet événement comme un rébus hiéro-historique. Nous n'arrivons pas à voir que Maja Hoffmann soit descendue

à Arles pour y bâtir la tour Luma. Nous voyons un signe des temps, celui des temps noirs de l'effondrement. Nous entendons, nous qui dressons l'oreille occulte à la musique des oiseaux de l'invisible, le chant grotesque et bouffon qui raconte l'histoire d'une reine-matrice de laquelle s'écoulent les avortons corrompus de la royauté solaire, qui sont engloutis dans les fanges et le borbier de l'âge de plomb. Nous entendons l'histoire d'un dieu-sexe ramolli et flasque, barbouillé aux couleurs de l'impuissance qui demande qu'on l'adore encore. Nous entendons la danse nuptiale de ces deux-là, leurs roucoulades loufoques et lamentables.

Lecteur, lectrice, voudras-tu t'asseoir avec moi, pour écouter ainsi, hilare et incrédule, cette geste de la fin des temps, où une très vieille femme au ventre fatigué et stérile répandant dans sa traîne des courtisanes corrompus qui se vautrent dans la fange, est en train de danser autour d'un totem de ferraille cabossé, en forme d'un très vieux phallus qui n'arrive plus à bander ?

Et voudras-tu, avec moi, un jour prochain, engager la riposte et l'offensive symbolique qu'il faut ? Voudras-tu restaurer avec moi l'antique alchimie, celle qui convertit le plomb en or et le peuple en roi ? Et voudras-tu réveiller le grand phallus dormant, afin qu'il rougeoie et se dresse, dans la belle ardeur de la révolution et de la colère ? Mais pour cela, il faudra passer du bleu nuit à la braise, et renverser la tour LUMA pour qu'enfin elle s'ALUM...

Arles, le jour des cent quarante-six ans
du magicien Eliphas Lévi.

problème avec la

Nous devrions tous être

soutien total

ancienne municipale, avec le concours exceptionnel et généreux de Mme HOFFMANN. J'ai vraiment hâte de couvrir les futures expositions qui s'y tiendront.



MajArles

Nul nul trop laid xd

Belle de loin mais loin d'être belle

Les riches ne comprennent jamais qu'on puisse refuser leur charité. Ils ont un langage particulier : il ne s'agit pas d'achat, hein, mais de "transfert de propriété". C'est beau.

J'aime

Xd Arles privatisé aurait pu s'appeler Arluma en 2040.....

le de l'école portugaise. Mme Hoffmann aime un achat à un prix qui n'est pas correct pour un bien qui mérite une si exceptionnelle. Et je suis sûr que l'un des talents africains (ils sont nombreux) que le projet des Napoléons (il le demandent) est riche, en tous les sens. Les uns et l'autre à améliorer. vélo et en plus que par ce

main-mise helvétique

Maja hoffmann a développé Arles comme ça

cette verrue béante

Sans commentaire

PIÈCE MONTÉE

Après Luma ou : comment dépasser les signifiants vides de l'art à l'ère philanthropique

Vous m'avez invité aujourd'hui pour parler du projet Luma Arles et vous m'en voyez ravi.

Mais avant toute chose je me disais qu'une bonne entrée en matière consisterait à expliquer pourquoi j'en suis venu à m'intéresser spécifiquement à cette institution. D'abord il me semble important de préciser que je ne suis pas chercheur et que mon travail n'a pas vocation à produire des savoirs académiques sur la base de données empiriques. À ce sujet, je ne suis pas non plus Arlésien et je ne veux donc pas parler au nom des personnes qui localement subissent chaque jour la violence de l'écosystème Luma dans leurs corps et dans leurs vies. Néanmoins je suis artiste et c'est depuis cet endroit que je me sens légitime et juste pour en parler puisqu'en effet, depuis mes premiers pas dans le champ de l'art contemporain, j'ai très vite réalisé que l'idéologie de la philanthropie privée et les logiques du mécénat d'entreprise constituaient désormais la clé de voûte du tout petit enclos dans lequel l'artiste officiel et légitime est aujourd'hui autorisé à intervenir.

Cette prise de conscience, plutôt tardive, des transformations institutionnelles qui s'opèrent dans mon champ culturel a pu se faire grâce à mon expérience subjective de ces contextes. Je pense notamment à ma sortie d'école d'art synchrone de l'ouverture presque simultanée de Lafayette Anticipation, de la fondation Louis Vuitton, du fonds de dotation Emerige, de la fondation Fiminco, mais aussi à ma participation à des expositions à la fondation Ricard. Mes réactions ne se sont pas fait attendre longtemps face à la violence, aux nombreuses incohérences et à la malhonnêteté intellectuelle des différents dispositifs en place au sein de ces institutions, qui ne sont ni mieux ni moins bien que les dispositifs institutionnels d'autrefois mais seulement une continuation reconfigurée des fonctions traditionnelles de l'art contemporain, à savoir : réaffirmer les rapports de domination qui régissent le monde social par l'exclusion et l'invisibilisation des dominés.

Afin de bien saisir les contours de ce qui allait devenir l'un des objets d'étude de ma recherche artistique, j'ai débuté un travail visant à cartographier les différentes formes institutionnelles de nature mécénique ou/et philanthropique en France. Très vite le cas de la fondation Luma m'est apparu comme l'exemple le plus radical en raison de la disproportion du projet par rapport à l'échelle du territoire sur lequel elle s'implantait. Elle s'est imposée comme la manifestation extrême des pouvoirs que personnellement je souhaite voir destitués.

J'aurais évidemment pu évoquer les cas tout aussi problématiques de la fondation Louis Vuitton, ou de la collection Pinault. Néanmoins il m'a semblé que ces modèles répondaient à des logiques non plus identifiées dans leur manière de littéralement se substituer

à l'ancienne forme muséale étatique, mais désormais à des fins promotionnelles de leurs produits de luxe et aux frais du contribuable. Il y aurait évidemment encore beaucoup à redire à ce sujet, mais j'ai souhaité me concentrer principalement sur le cas de la fondation Luma, parce que ce projet convoque les grands récits mythologiques de la philanthropie privée du XIX^e siècle. Si d'un point de vue anglo-saxon cette philosophie libertarienne peut sembler datée voire ultra-conservatrice (je pense par exemple aux Rockefeller, aux Bill et Melinda Gates, à George Soros, la fondation Ford...), cette narration institutionnelle ne connaît que très peu de précédents en France et semble ouvrir une nouvelle voie pour d'autres projets qui s'inspirent de ce modèle ancien.

Comme le rappelle très bien le sociologue Alexandre Lambele, la philanthropie privée moderne s'est développée au cours du XIX^e siècle dans un esprit de contestation. Une contestation d'abord adressée envers et contre l'Église mais aussi et surtout une contestation de l'État et de sa légitimité à conserver un monopole dans certaines politiques publiques. Ce courant en faveur d'un mode alternatif de gouvernement du social propose notamment un discours d'excellence fondé sur l'expertise des élites contre des modes de prise de décision soit issus du suffrage, soit carrément autonomistes. Ses tenants opposent souvent la technicité aux décisions démocratiques ou autogérées en mettant de côté la lutte politique pour privilégier une alliance entre une capacité entrepreneuriale et une capacité scientifique.

Alors si c'est bien beau sur le papier, il serait néanmoins extrêmement problématique de se contenter de cette définition partielle qui reviendrait à nier l'immense responsabilité de cette même élite dans la consolidation d'un modèle de société qui n'a de cesse de



ART

ARTWASHING

GENTRIFICATION

CAPITALISME

IMPÉRIALISME

renforcer les inégalités de classe à l'intersection de toutes les autres dominations (raciales, de genre, etc).

Mais revenons à Arles pour essayer de mieux comprendre de quoi Luma est le nom. La façon dont je procède généralement dans mon travail consiste à essayer de venir le plus brutalement possible confronter les éléments de langage convoqués par la communication des institutions à la réalité des pratiques effectives de ces mêmes institutions.

En l'occurrence par le biais des outils de communication de la fondation et par la voix de Maja Hoffmann elle-même, héritière milliardaire de l'entreprise pharmaceutique Hoffmann-La Roche à l'origine du projet, nous apprenons je cite :

« Que la fondation se donne pour mission de produire, soutenir et de participer à des projets artistiques exigeants qui œuvrent à une meilleure compréhension des problèmes liés à l'environnement, aux droits de l'homme, à l'éducation et à la culture. L'esprit de notre projet est de faire en sorte qu'il soit un activateur du tissu artistique, culturel, écologique, social et économique d'Arles. »

En passant outre le fait que tous ces mots mis ensemble ne renvoient qu'à des abstractions creuses et des inepties, il est néanmoins parfois intéressant de se saisir des armes de l'adversaire pour mieux les retourner contre lui.

Donc s'agissant dans un premier temps des problèmes liés à l'environnement : peut-on sérieusement penser qu'ériger *ex nihilo* une tour de cinquante-sept mètres de haut facettée de béton et de métal consiste en un projet zéro déchet ? Il est évident que non ! Les tours sont par ailleurs des gouffres énergétiques avec de forts besoins de

« La fondation a confié son programme à un core group composé de Hans Ulrich Obrist, Beatrix Ruff, Liam Gillick et Phillipe Parreno qui à eux et elle seul·e·s représentent le point de vue le plus radicalement orthodoxe du monde de l'art occidental des vingt-cinq dernières années. »

rafraîchissement en période de chaleur et de grosses déperditions d'énergie en période hivernale et ce malgré tous les labels « développement durable » obtenus par le projet.

Passons maintenant à l'aspect culturel du projet et au prétendu « activateur de tissu artistique ». La fondation a confié son programme à un *core group* composé de Hans Ulrich Obrist, Beatrix Ruff, Liam Gillick et Phillipe Parreno qui à eux et elle seul·e·s représentent le point de vue le plus radicalement orthodoxe du monde de l'art occidental des vingt-cinq dernières années. Toutes et tous ont une responsabilité incontestable dans le renforcement d'un monde de l'art au service des hégémonies en place et donc dans la conservation de l'ordre socio-politique.

Mais à ce projet culturel calibré pour une élite mondialisée totalement déconnectée d'une population locale peu concernée par ces régimes de représentations et ces préoccupations de privilégiés, vient se greffer un immense projet économique de développement touristique de luxe. Ce projet de développement repose notamment sur une stratégie de conquête du centre-ville d'Arles par le rachat progressif de nombreux bâtiments reconvertis ensuite en hôtels de luxe et restaurants gastronomiques.

En effet, en parallèle de ce projet ont été créées plus d'une vingtaine de structures juridiques toutes à but lucratif et à l'actif de Maja Hoffmann, comprenant notamment « Les Maisons d'Arles », un complexe hôtelier et de gastronomie qui rassemble :

- trois hôtels de luxe : Le Cloître, Le Nord Pinus, L'Arlatan ;
- un restaurant étoilé : La Chassagnette ;
- une guinguette bistronomique : L'Épicerie ;
- la cantine de la fondation Luma : Le Réfectoire

Or nombreuses sont les promesses de gloire et de prospérité adressées aux Arlésien·ne·s qui se fondent sur d'abstraites théories du ruissellement économique. Mais là encore la question se pose de savoir à qui profite réellement ce projet puisque l'ensemble des infrastructures Luma a avant tout été pensé pour servir les intérêts d'une élite économique mondialisée. Sur place, il ne reste plus que les postes de service sans aucune responsabilité (serveur, nettoyage, gardiennage et sécurité) attribués à quelques rares habitants locaux. D'autre part la stratégie immobilière de Maja Hoffmann a largement renforcé les processus de ségrégation à l'œuvre à Arles, dans une ville où le taux de pauvreté plafonne à 23 %.

Enfin, s'agissant de la question des droits humains et de la provenance des fonds de la fondation Luma, est-il nécessaire de rappeler que le commerce d'antidépresseurs et les différentes condamnations de l'entreprise Hoffmann-La Roche pour avoir créé un cartel d'entreprise d'entente sur les prix des médicaments ne correspondent pas exactement à l'idée que l'on pourrait se faire du respect de potentiels droits humains universels et égalitaires ? Il est donc nécessaire de rappeler que la fondation Luma est aussi un projet d'*artwashing* d'une entreprise capitaliste dont le capital est issu de l'exploitation et de la destruction des corps.

Vous l'aurez donc compris, Luma est devenu le laboratoire d'expérimentation des vieilles recettes d'un néolibéralisme autoritaire tel que décrit chez Grégoire Chamayou dans son ouvrage *La société ingouvernable*. On voit bien comment ce système disciplinaire vaguement camouflé dans un progressisme libéral dépolitisé favorise les favorisés et continue de défavoriser les défavorisés. Fondamentalement Luma a pour effet de renforcer les inégalités et les ségrégations sociales et culturelles déjà à l'œuvre sur le territoire

arlésien. L'exacerbation de ce phénomène inégalitaire, comme partout en Europe, joue son rôle d'accélérateur dans l'implantation des partis néo-fascistes qui capitalisent sur les frustrations engendrées par ce modèle.

Donc pour tous ceux et toutes celles qui auraient décroché durant ma lecture un peu indigeste, j'en conviens, ne retenez peut-être qu'une chose :

Luma = fascisme.

Il arrive souvent que l'on reproche à la critique d'être porteuse de passions tristes, on la pathologise en un syndrome dépressif, c'est la raison pour laquelle aujourd'hui je souhaite répondre positivement à l'injonction de devoir accompagner toute critique d'une proposition alternative au modèle existant, même si en l'espèce, le simple fait de déconstruire le projet Luma me semble être en soi une approche constructive. Pour faire simple il suffirait de faire le contraire de ce qui est actuellement mis en place sur le territoire arlésien :

- destituer Maja Hoffmann, abolir son mode de gouvernance féodal ultra verticalisant.

- reconvertir les hôtels et restaurants des maisons d'Arles en logements sociaux, CROUS et centre d'accueil pour migrants !

- réunir une assemblée communale afin de décider du démantèlement et de la reconversion de la tour Luma et des hangars environnants ainsi que de l'attribution du budget de la fondation.

Mais finalement la question aujourd'hui n'est même plus là, puisque mon pouvoir individuel de réformer Luma est inexistant. En revanche, il s'agit pour moi de commencer à changer de comportement individuel. Cela consiste à me demander comment, en tant

qu'artiste qui bénéficie d'un droit à la parole et d'une visibilité de privilégié, ne pas continuer à devenir le rouage de cette machine infernale ? À titre personnel je ne veux pas, ou devrais-je dire je ne veux plus, occuper la place à laquelle mon statut d'artiste me destine dans la reproduction de cette domination, en étant soit complice de gentrification, soit complice d'*artwashing*. Cela revient à se demander s'il est possible d'envisager une approche qui consisterait à rejeter toutes les formes que prennent aujourd'hui les institutions d'art contemporain et les personnes de pouvoir qui les ratifient.

Si d'un côté il semble essentiel d'ouvrir des discussions à ce sujet, il me paraît également important de souligner que nous ne nous trouvons plus dans le temps de l'indignation et de la prise de conscience après des dizaines d'années de critique institutionnelle qui nous ont suffisamment informés sur la capacité de ce champ culturel à nous socialiser dans des discours et des actes qui reproduisent la domination.

Or penser contribuer activement à un changement politique en se contentant de continuer à passer par les formats et les régimes de représentations classiques de l'art (du type le format de l'exposition ou la perpétuation du statut de l'artiste individuel), ou encore en remplissant nos bibliothèques des livres des éditions La Fabrique et en likant les post Instagram de *Decolonize This Place*, revient à profondément se mentir à soi-même. Plusieurs événements récents me laissent penser néanmoins que des formes d'action sont en train d'émerger au-delà du discours et de la consommation de la pensée contestataire commodifiée. Il semblerait qu'il soit possible d'entrevoir l'espoir que ces outils nous invitent peu à peu, en tant que participant·e·s du champ de l'art contemporain, à devenir les sujets actifs de nos propres vies et à participer à une résistance politique concrète.

« Ne retenez peut-être qu'une chose :
Luma = fascisme. »

Le virus a tué la ville et pour toujours,
avec Emanuele Coccia



EMANUELE COCCIA - C'est un virus qui a tué la ville.
La ville est morte et pour toujours.

MAJA HOFFMANN - Je trouve ça incroyable, « la mort
des villes ». Qu'est-ce qu'on pourrait garder des villes ?

EMANUELE COCCIA - L'art !

MAJA HOFFMANN - Ah ! oui, l'art ! L'art et les artistes !

Extrait authentique. <https://www.luma-arles.org>, 12 mai 2021.

L'Éléphant dans la pièce

Les vulnérables font désormais partie (sans surprise) de la nouvelle mission civilisatrice, cibles d'une philanthropie paternaliste soucieuse d'entraver toute émergence d'une nouvelle conception d'habiter le monde, d'être humain dans le monde.

*Une théorie féministe de la violence, Françoise Vergès,
Éditions La Fabrique, 2020.*

« Les musées et les fondations d'art contemporain sont devenus les jumelles à travers lesquelles il est possible de deviner notre avenir » croit entrevoir Coccia. [...] Et c'est avec ce genre d'opticiens que Coccia pense pouvoir sauver « les arbres » qui lui sont chers. Il y a des degrés de l'égarement politique des intellectuels qui laissent pantois.

*Figures du communisme, Frédéric Lordon,
Éditions La Fabrique, 2021.*

La fondation Lucas Marina Hoffmann, dite Luma, ne se contente pas de nous imposer son art contemporain, elle a aussi un projet pour la ville d'Arles, et se veut « porteuse d'une réflexion sociétale ». Et c'est bien là le plus grave.

Le lumanisme est un humanisme

Maja Hoffmann l'affirme : « je ne suis pas une intello ». Pour autant, tous les ans, elle et son équipe organisent à Arles les « Luma Days », un forum annuel d'art et d'idées, à prétention internationale. En 2017, on y recevait du beau monde, et rarement arlésien, pour penser rien de moins que l'avenir d'Arles et imaginer la bio-région de demain. L'année suivante, l'hospitalité est au programme, puis ce sera l'interdépendance et la géographie du changement. Bien entendu, les ateliers qui s'y déroulent sont participatifs : on débat, on se donne la main pour un monde meilleur et on fabrique de l'intelligence collective, et tout ça, tous ensemble. Exit la conflictualité politique, cachez cette puissance capitaliste destructrice que je ne saurais voir.

L'idéologie des scouts qui règne là rencontre inévitablement son public favori : les « cuculs ».

Il ne faut pas s'y tromper, « cucul », ça n'est pas juste pour rire : c'est un concept - mais attrapé chez Gombrowicz, retravaillé par Lucbert à des fins nouvelles [...].

Le "cucul", c'est l'amour immodéré de la concorde, immodéré parce qu'il va au point de ne plus voir quand il y a de la discorde. Le signe indubitable de la "cuculerie" réside dans une passion si angoissée de l'harmonie sociale qu'elle ne peut pas supporter la moindre vision de conflit. D'où suit nécessairement l'évacuation de toute politique, ou plutôt sa dissolution caractéristique dans la morale - d'une part dans le partage entre la qualité morale des "cuculs" et la défectuosité des autres [...].

Et tout ceci est très joyeusement bigarré, car il y a bien 50 nuances de « cucul ». Ainsi, donc, le « culcul » du patronat catholique humaniste, qui ne voit même plus ses stock-options à lui, ni le SMIC des autres, mais juste « des hommes de bonne volonté ». Car c'est ainsi qu'on règle les « problèmes » : avec de la bonne volonté. Mais également le « cucul démocratique » qui, lui, voit bien que de temps en temps l'harmonie fait défaut, mais croit très fort en la magie résolutoire du débat : on va parler on va se parler. C'est la version dialogique de la « bonne volonté » : au bout des Grands Débats et des Conventions Citoyennes, il y a la paix des consensus. Enfin il y a la gauche « cucul » : après une longue rééducation orthophonique, elle a fini par réapprendre à dire « capitalisme », donc elle sait que ça existe, elle a compris qu'il y avait le capital et le travail, mais, le porche de l'église en moins (la laïcité), elle aussi rêve secrètement de réconciliation, au moins de rapprocher les points de vue, en tout cas que le capital écoute le travail.¹

Et que Maja Hoffmann écoute les Arlésiens.

La magie opère, auprès des cuculs. Une bonne dose d'art contemporain, une cuillère à soupe de bonté d'âme, le tout saupoudré d'intérêt général et voilà que l'éléphant dans la pièce a disparu. L'enjeu est de taille car l'animal est énorme et il sent le soufre.

Oubliez que votre hôte, riche en milliards, vous invite grâce à sa fortune héritée d'un géant pharmaceutique familial. Répétez plutôt que Maja Hoffmann est une chance pour la ville d'Arles et qu'elle ne tardera pas à être le premier employeur de la ville.

1. Figures du communisme, Frédéric Lordon, Éditions La fabrique, 2021.

« Une bonne dose d'art
contemporain, une cuillère
à soupe de bonté d'âme,
le tout saupoudré d'intérêt
général et voilà que
l'éléphant dans la pièce a
disparu. L'enjeu est de taille
car l'animal est énorme et il
sent le soufre. »

2. <https://rebellyon.info/Seveso-apres-le-nuage-de-dioxine>

3. https://ec.europa.eu/commission/presscorner/detail/fr/IP_01_1625

Oubliez aussi que papa Hoffmann siégeait au conseil d'administration de la boîte quand a eu lieu la catastrophe de Seveso en 1976 dans une de ses usines. Oubliez que le nuage de dioxine a provoqué l'intoxication de dizaines de milliers de personnes (des lésions cutanées jusqu'aux tumeurs au cerveau) et qu'aucun dirigeant du groupe Hoffmann-La Roche n'a été inquiété par la justice². Répétez plutôt que papa était avant tout un fervent défenseur de l'environnement et ornithologue passionné qui a fondé le WWF et le centre de recherche La Tour du Valat en Camargue.

Oubliez également qu'en 2001, la petite entreprise familiale est reconnue coupable d'avoir créé un cartel d'entreprises pharmaceutiques dans le domaine des vitamines et est condamnée à verser une amende record de 462 millions d'euros³. Répétez plutôt que Maja Hoffmann s'engage depuis des années pour la ville, la création, l'environnement, les droits de l'homme, l'éducation...

On s'amuserait presque à penser que les milliardaires philanthropes investissent dans l'humanisme proportionnellement aux désastres sociaux, environnementaux et coloniaux que leurs activités et leur enrichissement même ont produit dans l'Histoire. Laver l'éléphant et le faire disparaître.

Faire alliance

L'héritière des laboratoires pharmaceutiques Hoffmann-La Roche s'engage donc pour « l'intérêt général » et ne lésine pas sur les moyens.

Grâce à des rémunérations très élevées, elle s'offre ainsi les services d'un éventail d'intellectuels qui brasse très, très large. En effet, dans les différents espaces possédés par la milliardaire on peut même assister à des conférences ou lectures de militants anticapitalistes, écologistes, féministes, antiracistes et décoloniaux. C'est ainsi que l'on a pu voir défiler à Arles, le temps d'une intervention, Paul B. Preciado (qui depuis 2020 a rejoint officiellement le « core group », premier cercle des penseurs lumanien), Virginie Despentes, Sandi Hilal, Elsa Dorlin, Alain Caillé, Maryse Condé, Richard Sennet, Béatrice Dalle, Bernard Stiegler, Jean-Baptiste Fressoz ou Baptiste Morizot⁴.

4. <https://lumadays.org>

Nous considérons certains d'entre eux comme des intellectuels alliés et imaginons allègrement qu'ils ne sont pas dupes de l'opération de blanchiment symbolique que s'offre l'héritière en utilisant leur image de radicalité au profit d'une communication progressiste. Par ailleurs, le rapport de force économique entre auteurs, artistes ou militants d'un côté et une milliardaire de l'autre n'est à l'évidence pas des plus équilibrés. « Si vous n'êtes pas dans une précarité aiguë, vous pouvez toujours refuser » déclarait l'autrice Nathalie Quintane. On pourrait prendre l'argument au mot et évaluer ainsi la situation singulière de chaque intervenant de Luma et leur capacité matérielle à se tenir à distance de la puissance de conviction économique de l'hôte ruisselante. Laissons volontiers de côté cette entreprise et surtout n'endossons pas le costume de procureur de la vertu. Chacun habite les contradictions. Notre affaire n'est pas morale, que ce soit clair, elle est stratégique.

Regardons donc de ce côté-là. L'argument parfois avancé par certains intervenants pour justifier leur participation est souvent celui de la nécessaire diffusion des idées, indépendamment du lieu d'énonciation. En somme, « il faut être partout où l'on peut et s'adresser à tous les publics sans exclusive ».

Depuis notre position dans le paysage militant et culturel, nous voulons dire à nos alliés pourquoi nous ne partageons pas cette position intellectuelle et avec quelle violence nous la recevons, ici à Arles.

C'est que le spectacle de l'alliance symbolique de la pensée critique avec une représentante aussi outrancière du capitalisme est délétère à bien des égards.

D'abord, il désamorce la puissance politique des propos subversifs et par la même occasion rend largement inoffensifs les concepts déployés pour dénoncer tel ordre de domination.

Ensuite, le capitalisme a une telle capacité de phagocytose qu'il réussit désormais à récupérer les luttes pour l'égalité, les luttes contre les différentes formes de domination en les moulant dans la grammaire du libéralisme. Ainsi l'on voit se développer une nouvelle morale de l'émancipation individuelle, dernier stade du progressisme libéral où chacun lutte pour sa déconstruction, avec le soutien sincère du capitalisme éveillé et déconstruit.

Enfin, pire encore, cette collaboration de la pensée critique avec le capitalisme philanthropique donne à voir une connivence de valeurs, sinon un monde en commun. Il nous semble au contraire que l'époque commande de ne pas commencer par copiner avec les

puissants si on cherche à les déchoir de leur pouvoir. On ne viendra pas pleurer sur le « rejet des élites » quelles qu'elles soient par les classes populaires et l'avènement du fascisme.

Par ailleurs, si nous ne sommes pas le public de la mission civilisatrice d'une milliardaire en manque d'extension, nous sommes nombreux à travailler activement depuis des années à Arles à faire vivre des lieux collectifs, des festivals grand public et une coopération en acte des associations amies. L'exigence programmatique qui accompagne nos actions est à mille lieux de l'arnaque intellectuelle et politique qui opère sous nos yeux chaque année davantage, à grand renfort d'une communication industrialisée⁵, depuis les vitrines de la ville jusqu'au publi-communicé dans Libé. Les cultures populaires et les luttes pour l'égalité ont mieux à faire que servir la quête d'authenticité et de radicalité chic d'institutions capitalistes philanthropiques. Nos portes sont ouvertes et les invitations répétées pour construire des armes politiques puissantes et lier des amitiés militantes fécondes.

Puissent ces mots interpeller nos alliés d'aujourd'hui et de demain sur l'impuissance politique que façonne méthodiquement le capitalisme philanthropique à Arles. Puissent-ils inviter à désertier les Hoffmann et leur monde partout où ils se répandent. Puissent-ils ainsi servir à regarder en face l'éléphant Luma dans la pièce arlésienne et œuvrer aux basculements à venir pour s'en débarrasser.

PS : A peine terminée l'écriture de ce texte et en quête d'une illustration pouvant l'accompagner, voilà que c'est la fondation Luma elle-même qui l'offre sur un plateau. Nous ne pouvions rêver mieux. C'est un mail d'invitation pour la cinquième édition des Luma Days envoyé aux 25 heureux élus de la Hoffmannie arlésienne.

5. <https://www.claudinecolin.com/fr/2334-ouverture-de-luma-arles>

De: Lumadays LUMA <lumadays@luma-arles.org>

Date: 9 juin 2021

À:

Cc: Florence MAILLE , Maria FINDERS , Yannick BARRE

Objet: Vous êtes invité.e à l'atelier "Où atterrir?" le 10 juillet 2021

Dans le cadre d'un travail préparatoire aux Luma Days #5 : **Recomposer, itinéraires pour des mondes possibles**, qui auront lieu cette année du 16 au 18 septembre, nous avons le plaisir de vous inviter à participer à une série de 3 ateliers conçus par le philosophe Bruno Latour en collaboration avec le studio SOC sur le thème **Où Atterrir**. La première session aura lieu dans la Tour Luma, le **samedi 10 juillet 2021** de 14h30 à 17h, suivi d'un apéritif.

Puis nous souhaiterions organiser les sessions suivantes les samedis 11 septembre et 11 décembre 2021.

L'hypothèse de travail pour ces ateliers qui réunissent environ 25 citoyens parmi la population arlésienne est de taille : si vous pouvez décrire le territoire que vous habitez, vous pouvez définir les intérêts que vous souhaitez défendre, dessiner des lignes de désaccords et vous mettre en quête d'alliances.

En effet, il y a de quoi être désorienté par la situation actuelle, d'un monde qui se dérobe littéralement sous nos pieds. Or sans orientation, comment choisir la direction vers laquelle on veut aller ? Depuis maintenant quatre ans, Bruno Latour, SOC et le collectif « Où Atterrir » proposent de travailler sur la redéfinition du territoire de chacun, que Latour nomme *Terrain de vie*.

Comme ce dernier l'affirme :

Nous avons décidé de nous réunir pour travailler. Parfaire ensemble des outils que nous avons mis au point, une boussole, un abaque, pour trouver sa position, comprendre son passé, explorer les options du futur afin d'entreprendre l'action adéquate dans le présent. Un avenir partagé, un avenir pour les humains comme les non-humains, les animaux comme les végétaux. Que faire ? Comment agir ? Par où commencer ? Ce chantier semble immense et hors de portée. Nous nous donnons [quelques mois] pendant [lesquelles] : Nous allons apprendre à nous décrire, un par un, nous présenter ; parler de soi : de son lieu de vie pour décrire le terrain de ses habitudes et de ses attachements ; repérer des êtres dont on dépend pour notre survie mais aussi ceux qui dépendent de nous pour vivre ; s'outiller collectivement, se préparer pour atterrir autrement, et s'orienter.

Dans cette année inaugurale, Luma se veut un outil mis à la disposition de tous pour comprendre le monde d'aujourd'hui et penser celui de demain. Notre volonté est de tisser des liens novateurs entre l'art et la culture, l'environnement et les droits de l'homme, l'éducation et la recherche. Ces principes directeurs orienteront le travail de Luma au cours des prochaines années, de même que l'établissement de son nouveau centre de gravité à Arles.

Nous espérons vivement que vous accepterez de participer à ce projet collectif aux côtés de 24 autres citoyens du territoire.

Si vous en êtes d'accord, nous vous prions de nous confirmer votre participation avant le 18 juin et nous restons à votre disposition pour toutes vos questions.

Contact :

Avec nos chaleureuses salutations,

Yannick Barre

Florence Maille

Développement local et durable

Maria Finders

Martin Guinard

Luma Days

La Nuit des morts vivants

L'huma, dites-vous ?

On pouvait croire le XX^e siècle finalement enterré, avec son cortège d'illusions, et de massacres subséquents.

Et voilà qu'à Arles, on voit s'élever - ou se coucher - de curieux monstres semblant sortir comme des fantômes de cette époque destructrice.

Arles a connu la modernité au I^{er} siècle av. J.-C., quand les Romains amenèrent leurs techniques de construction, cette notion étrange du confort, et enregistrèrent assez de collaborateurs pour faire disparaître en peu de temps, avec le renfort de la religion, une culture animiste, riche de son contact avec cette forêt, qu'il fallait exploiter pour augmenter la puissance de l'empire, mais aussi comme repère inexpugnable de la résistance.

Arles a dédaigné une autre forme de modernité, celle qu'apportaient deux pauvres frères de peintres au XIX^e siècle, avant de s'en revendiquer cent ans plus tard.

Il était dit qu'elle ne raterait pas le prochain avatar.

C'est donc au nom d'une autre modernité, aussi destructrice que celle du XX^e siècle - mais se parant des atours de l'écologie non sans hypocrisie - que s'élève la tour Luma, mieux connue sous le nom de tour de la Sécu, du fait de son financement, que nous n'évoquerons pas ici...

Le monstre émerge donc :

Certes, lentement : depuis le permis de construire accordé, on ne sait par quel miracle (mais nous le saurons bientôt !), le 10 juillet 2013, les 12 874 m² de planchers - apparemment nécessaires pour accueillir des artistes résidents venus enrichir l'image de la ville - ne sont toujours pas achevés. Malgré l'importance des entreprises mobilisées et le recours fréquent au travail de nuit, seulement 10 m² sont construits à la journée, soit le travail moyen d'une petite entreprise construisant des maisons.

Pour mémoire, la construction de la tour Eiffel, il y a cent trente ans, avait duré un an et demi, avec une hauteur légèrement supérieure à la tour Luma.

Que dites-vous là ? Il ne s'agit pas d'une vulgaire maison Bouygues (ou Vinci), mais d'un phare de la culture.

Un peu de recherche étymologique s'impose :

Luma, nous apprend Wikipedia, est le nom vernaculaire de l'escargot *Helix aspersa aspersa*. Et l'on comprend alors la lenteur des travaux...

Luma est un terme de la vidéo : on pense bien sûr au radical « lumière », celle éclairant le monde... le phare, bien sûr, luttant, avec quel succès contre l'obscurantisme du paysan local, pas encore vraiment romanisé, ni électrisé par le passage des siècles.

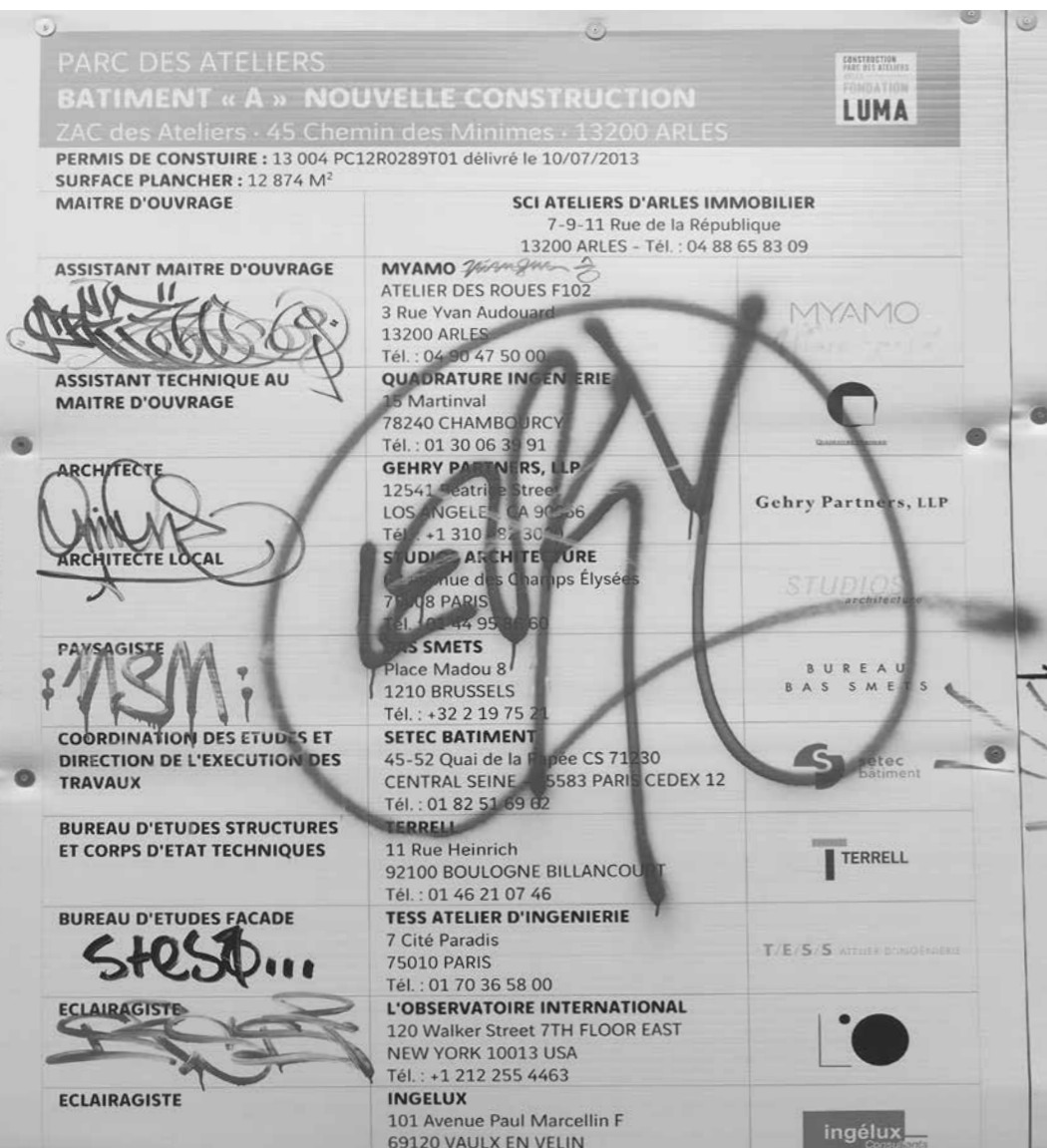
L'Huma, s'agissant d'un journal communiste bien connu, n'a pas



de lien évident *a priori*. Mais peut-être est-ce la confusion qu'a faite Hervé Schiavetti, croyant que l'on construirait la tour L'HUMA, qui lui a donné une telle indulgence pour le projet.

LUMA, ou TMEM43, « est une protéine nucléaire : dont le gène est le *TMEM43* situé sur le chromosome 3 humain. Certaines mutations du gène sont responsables d'une forme de dystrophie musculaire d'Emery-Dreifuss ». Et nous voilà enfin sur la piste de l'origine des déformations dont est affecté le monstre.

À lire le panneau de chantier, quelques informations complémentaires enrichissent cette première enquête étymologique :



La lecture de ce panneau nous laisse à penser que des architectes sont impliqués dans cette affaire, mais leurs noms ne sont pas facilement déchiffrables. On peut alors imaginer que pris de honte, ils ont fait taguer un masque sur leurs noms. À moins que les habitants d'Arles, pas aussi unanimes que cela sur la réussite du projet, aient pris le pinceau ?

À première vue, il est difficile de le croire, si l'architecture est bien « le jeu savant correct et magnifique des volumes assemblés sous la lumière » comme le disait Le Corbusier. Car ici, point de jeu, mais un labeur infini. Elle est bien finie, l'époque où ordre et beauté, luxe, calme et volupté rimaient. Ici d'ordre, point, de beauté, point, point de luxe non plus, car luxe et dépense sont deux notions distinctes : il est des cabanes luxueuses.

L'heure est à la grimace. La grimace qui dure effraie, c'est celle de « l'homme qui rit », de Victor Hugo, celle de Joker, aujourd'hui.

S'il y a des architectes, et si ceux-ci sont bien des architectes de ce siècle, on peut imaginer qu'ils ont réalisé un projet s'inscrivant dans le double contexte spatial, et temporel.

Arles ? What do you mean ?

Sans doute Arles est loin de Los Angeles, et Frank Gehry n'est jamais venu à Arles (quelle idée aussi de prendre un architecte aussi lointain, quand, dans le domaine de l'esbroufe architecturale, la France est si richement dotée !), sinon il aurait sûrement rencontré le soleil d'Arles, et le mistral. Ceci lui aurait sans doute inspiré une autre architecture.

Mais, ayant pris soin de s'entourer d'un architecte « local » (comme l'indique très ironiquement le panneau de chantier), il lui a semblé, vu depuis la Californie, que Paris est une banlieue d'Arles, et a délégué un architecte parisien. Lui non plus ne semble pas avoir fait le déplacement vers le Sud.

Autre surprise : il s'agit visiblement d'une tour, même si, très curieusement, sans doute pour ne pas attirer l'attention de l'architecte des bâtiments de France au moment de l'examen du permis de construire, le projet est désigné sous le nom de bâtiment « A », nom très sibyllin, ne voulant rien dire ; et laissant espérer, ou redouter, c'est selon, une série alphabétique, vers un Z final qui ferait ressembler Arles à Dubaï. Le règne de l'argent s'est toujours, depuis San Gimignano et Bologne, accompagné de la construction de tours prétentieuses.

La tour donc tourne toutes ses ouvertures disponibles du côté du mistral, et refuse obstinément d'ouvrir un œil du côté du beau soleil provençal.

Une tour Trump ?

Ce mépris des conditions climatiques locales est une chose. Après tout, le climat est chose changeante, paraît-il...

Et justement, il paraît qu'il change, mais sous l'influence de divers facteurs d'origine humaine, dont les dépenses d'énergie, et leur effet sur la densité de CO₂ dans l'atmosphère.

Analysons sous cet angle-là le bâtiment :

Il se présente comme un gigantesque radiateur aux milliers de facettes de métal, pour ainsi échanger un maximum d'énergie avec

le site. Sa forme de tour et les multiples contorsions de ses profils, semblent augmenter à loisir la surface de l'enveloppe, à une époque où la compacité règne.

L'usage de matériaux comme le béton, mais aussi l'acier, dans des quantités délibérément augmentées du fait de l'absence de rationalité d'une structure condamnée à suivre les délires de l'artiste, est une ode au gaspillage.

L'immense camembert vitré, organisé comme un four solaire, ne pourra devenir habitable qu'au prix d'un effort intense de climatisation.



On ne comprend pas bien la présence des facettes de revêtement, dans cette partie interne. En partie haute, elles semblent par contre judicieusement disposées pour, de quelque point qu'on les regarde, renvoyer dans l'œil de l'observateur un reflet toxique : éblouir, c'est tout ce qu'elle sait faire, comme si cela faisait partie du programme. Mais éblouir ne suffit pas, il faut encore aveugler : c'est ce que nous allons voir...

L'hiver, la tour battue par le mistral sifflant bruyamment entre ses lamelles de métal, les détachant peu à peu, ne pourra se réchauffer, en restant obstinément aveugle au soleil.

Le président Trump, compatriote de l'architecte, est convaincu, ou fait semblant de l'être, que le réchauffement climatique est une fable. Cela semble être aussi le cas des architectes du projet, qui n'ancrent donc celui-ci ni dans le site, ni dans l'époque, ce temps difficile où remettre en question les convictions du XX^e siècle devrait être un nécessaire premier pas.

On dirait de la tour qu'elle est l'accomplissement d'un programme politique trumpien : l'énergie ne manque pas, on peut jeter les matériaux environnementalement coûteux par les fenêtres, et contribuer à rassurer le monde sur l'inexistence de tout problème climatique.

Ou une tour Macron ?

« En même temps », c'est le slogan du désastreux règne de Macron I^{er}. La formule dépliée signifie, tout le monde l'a aujourd'hui compris : « je vous raconte ceci, et en même temps je fais le contraire. »

Ce qui est la définition même de l'hypocrisie. Mais aussi, plus simplement, du mensonge.

Le mensonge est celui-ci :

« Considérée comme un outil de production pour les multiples initiatives lancées par Maja Hoffmann, la fondation *Luma produit, soutient et finance des projets artistiques audacieux qui visent à approfondir la compréhension des questions liées à l'environnement, aux droits humains, à l'éducation et à la culture.* »

Il est question de droits humains, d'éducation, de culture, et d'environnement, et, bizarrement, avant de prendre connaissance de cette phrase qui agrmente la page d'accueil du site Luma-Arles, la tour nous avait délivré par sa seule architecture un message bien contraire : la domination, le mépris du lieu, de ses habitants et des conditions environnementales, la gabegie, et le manque de la plus élémentaire culture architecturale, soit le message trumpien déchiffré plus haut.

C'est la coexistence de ce message trumpien avec sa dénégation officielle, par le biais du site, où figure en bonne position la photo de l'horreur, c'est ce « en même temps » profondément macronien, qui fait de la tour le symbole du royaume, son Versailles, et sa Bastille.

Puisse-t-elle choir, comme son ancêtre.



DIGESTIF

Postface

Ce livre est un recueil de textes disparates écrits par de nombreuses mains, arlésiennes pour la quasi-totalité. Ni œuvre littéraire, ni travail journalistique, c'est un objet politique tant par sa forme que son contenu. En mettant en commun des contributions hétéroclites et indépendantes les unes des autres, nous donnons à voir une constellation de points de vue critiques sur la fondation Luma et sa fondatrice Maja Hoffmann.

Les 20 contributions de ce recueil n'ont volontairement pas été retouchées sur le fond. On peut ainsi y lire à plusieurs reprises des informations identiques : le pouvoir politique d'une héritière pharmaceutique sur une ville, la généalogie criminelle de sa fortune ou encore l'arrogance d'une jet set artistique, dont la tour est une des illustrations manifeste, au service de l'exclusion des classes populaires arlésiennes. Cet effet de redondance est donc le reflet d'une nécessité : rendre visible la violence du processus de colonisation culturelle et économique d'un territoire par une milliardaire.

Par ailleurs, l'ordre des textes peut produire l'illusion d'une chronologie de lecture. Il n'en est rien. Les textes partent à des moments différents depuis des points de vue différents et ne répondent pas à une commande formelle ou éditoriale. L'agencement des textes en un menu gastronomique offre l'occasion aux lecteur·rice·s de manger Luma en fonction de l'appétit du moment, et d'y revenir plus tard. Les hors-d'œuvres dressent le tableau Luma Arles, le festin se décline en de multiples plats de résistance aux saveurs variées, la pause faux-mage arrache un peu le palais et la pièce montée termine sur une note sucrée. En guise de trous normands, un patchwork de commentaires compilés dans les rues d'Arles et sur la grande toile où règne l'art (contemporain) de la critique sans filtre.

Enfin, rendre cette compilation anonyme est avant tout un acte de solidarité envers les contributeur·rice·s arlésien·ne·s de ce recueil qui ont à craindre des mesures de rétorsion professionnelles notamment, aujourd'hui ou dans le futur. C'est d'abord Luma qui invisibilise nos noms. Nul besoin de fantasmer la puissance de nuisance locale de la milliardaire et de ses nervis arlésiens, des exemples passés et présents parlent d'eux-même. Si une partie des auteur·rice·s est en capacité d'afficher son nom, nous préférons ici la puissance d'un anonymat collectif au privilège de la signature de quelques-un·e·s.

Plus encore, plutôt que d'identifier un groupe à quelques figures tutélaires censées le représenter, nous choisissons l'exposition d'une égalité politique au service d'une puissance critique collective : des voix multiples et un porte-voix unique.

Les voisins vigilants



